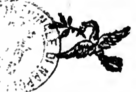
# ŒUVRES
## DE MADAME
## DE TENCIN.

TOME SIXIEME.

# NECDOTES
## DE LA COUR
## DU REGNE
# ÉDOUARD II,
## D'ANGLETERRE.

*'OME PREMIER.*

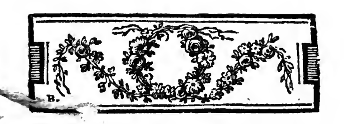


AMSTERDAM,

*T SE TROUVE A PARIS,*

ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVI.



# ANECDOTES DE LA COUR *ET* DU RÉGNE D'ÉDOUARD II, ROI D'ANGLETERRE.

## *LIVRE PREMIER.*

LE regne d'Edouard I ne fut presque qu'une suite de victoires ; la principauté de Galles étoit soumise & réunie à la

couronne ; l'Ecosse conquise trois fois paroissoit enfin accoutumée au joug. Les anglois, amusés par tant de triomphes, n'avoient pas eu le tems de former des factions : d'ailleurs, l'admiration qu'ils avoient pour les grandes qualités d'Edouard, avoit retenu leur inquiétude naturelle ; & pendant un régne de trente-six ans, il n'avoit presque trouvé aucune opposition à ses volontés. Mais Edouard connoissoit trop bien sa nation, pour ne pas sentir que cet état de calme étoit pour elle un état forcé. La faction des barons n'étoit pas détruite; elle pouvoit reparoître & faire éprouver à son successeur

les mêmes revers qu'elle avoit fait éprouver à Henri III son père. Ces malheurs lui paroissoient d'autant plus à craindre, qu'il ne voyoit dans le prince de Galles aucune des qualités nécessaires pour s'attirer des grands & du peuple ce respect, seul capable de les contenir dans le devoir.

Le prince de Galles, peu propre aux affaires pour lesquelles il avoit de l'éloignement, n'étoit sensible qu'aux plaisirs. Cet attachement pour ses favoris, qui lui fut depuis si funeste, paroissoit déjà. Edouard qui en craignoit les suites, crut devoir éloigner Gaveston, gentilhomme de

Guyenne, qui avoit été élevé avec le prince, & celui de tous pour lequel il avoit le plus de goût. Ce favori fut exilé au-delà de la mer, & le roi obligea son fils à s'engager par serment de ne le rappeler jamais.

Il crut encore qu'il falloit, par une nouvelle alliance avec la France, assurer au-dehors la tranquillité du régne de son successeur. Le mariage d'Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, & du prince de Galles fut arrêté. La cour de France & celle d'Angleterre devoient se rendre à Boulogne pour en faire la cérémonie, quand la révolte presque entière de

l'Ecoſſe obligea Edouard à d'autres ſoins.

Il marcha à la tête de la plus belle armée qu'il eût miſe ſur pied, pour conquérir ce royaume une quatrième fois; mais il fut arrêté à Carlille par une maladie violente, & il mourut à Bruhe, petite ville d'Ecoſſe, où il voulut être tranſporté, afin de mourir dans le pays qui avoit été tant de fois le théâtre de ſa gloire. Le prince de Galles fut auſſitôt proclamé roi, & prit le nom d'Edouard ſecond. Le roi ſon père lui avoit recommandé en mourant de ne quitter les armes que lorſqu'il auroit remis les écoſſois dans l'obéiſſance,

de ne jamais rappeler Gaveſton, & de conclure ſon mariage avec Iſabelle : mais, de toutes les volontés d'Edouard, cette dernière fut la ſeule exécutée.

Le nouveau roi, content de l'hommage de quelques ſeigneurs écoſſois, quitta l'Ecoſſe & ſe preſſa de paſſer à Boulogne : il avoit ordonné à Gaveſton de s'y rendre. Ce favori avoit reçu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire : ſa taille, quoique médiocre, étoit ſi bien priſe, qu'on n'y trouvoit rien à deſirer : il avoit tous les traits réguliers ; ſa phyſionomie étoit vive & ſpirituelle. Perſonne n'avoit plus de charmes & d'agrémens dans

l'esprit. Généreux ; naturellement porté à faire du bien, peut-être auroit-il joui de sa fortune avec modération, si elle ne lui avoit pas été disputée ; mais l'orgueil des grands fit naître le sien, & il soutint avec hauteur un rang qu'il n'avoit pris d'abord qu'avec quelque sorte de peine.

On juge bien que Gaveston devoit réussir auprès des femmes ; aussi n'en avoit-il trouvé presque aucune qui ne se crût honorée de ses soins. Ses succès passés lui donnoient une audace qui lui en assuroit de nouveaux. Il étoit cependant amoureux, & l'amour subsistoit dans son cœur, malgré les infidélités

dont le desir de plaire le rendoit souvent coupable.

Edouard, charmé de revoir un homme que l'absence sembloit lui avoir rendu encore plus cher, voulut le combler de biens. Gaveston accepta les libéralités de son maître, bien moins par un principe d'ambition que par un autre motif. Il se laissa donner le titre de comte de Cornouaille, qui avoit toujours été affecté aux princes du sang royal. Le duc de Lancastre, cousin-germain du roi, ne vit qu'avec indignation un titre qui devoit lui appartenir, possédé par un étranger : il prit dès-lors pour le favori une haine que l'amour

& la jalouſie portèrent dans la ſuite aux derniers excès.

La fortune ne pouvoit ſuſciter à Gaveſton un ennemi plus dangereux. Le duc de Lancaſtre étoit né avec le deſir de commander ; mais, comme il ne pouvoit eſpérer d'être roi, il voulut ſe faire un parti qui le rendît redoutable au roi même. Tous les mécontens trouvoient auprès de lui un appui aſſuré : il ſoulageoit de ſon bien ceux qui ſe plaignoient des charges publiques ; & en redoublant par-là leur haine pour le gouvernement, il ſe les attachoit encore plus fortement. Son extérieur étoit modeſte, & quoiqu'il fût

magnifique en tout, il paroiſſoit cependant ennemi du faſte. Tant de vertus apparentes lui avoient attiré l'eſtime publique & perſonne n'avoit oſé le condamner dans quelques occaſions où les apparences ne lui avoient pas été favorables.

La plupart des ſeigneurs anglois, bleſſés de l'élévation de Gaveſton, s'unirent encore plus étroitement au duc de Lancaſtre. Mais toutes ces haines furent ſuſpendues par les réjouiſſances du mariage d'Edouard & d'Iſabelle. Philippe avoit amené ſa fille à Boulogne. Les deux cours étaloient à l'envi tout ce qu'elles avoient de magnificence. Les femmes de la première

qualité d'Angleterre étoient venues à Boulogne pour faire leur cour à la reine, ou pour former ſa maiſon : elles étoient preſque toutes belles & bien faites ; mais la beauté de mademoiſelle de Glocestre ſurpaſſoit toutes les autres, & quoique très-différente, ne pouvoit être comparée qu'à celle de la reine. Mademoiſelle de Glocestre avoit le regard tendre, & je ne ſais quoi de paſſionné dans toute ſa perſonne. Iſabelle, au contraire, étoit belle de cette beauté qui pique plus qu'elle ne touche : les qualités de ſon ame répondoient à ſa figure ; elle étoit plus ſuſceptible de paſſion que de tendreſſe ; plus

capable de bien haïr que de bien aimer; impérieuſe, fière, ambitieuſe & douce, complaiſante, bonne même quand ſon intérêt le demandoit. Comme elle étoit dans la première jeuneſſe, elle paroiſſoit n'avoir de goût que pour les plaiſirs. La coquetterie rempliſſoit ſon ambition: mais cette coquetterie étoit encore plus le deſir de dominer que celui de plaire. Le duc de Lancaſtre, flatté de la confiance que la reine lui marquoit, s'attacha à elle dans l'eſpérance de la faire ſervir à ſes projets; & ſéduit par les charmes de cette princeſſe, ſon cœur alla plus loin qu'il ne vouloit. Ce ne fut d'abord que

ans la vue de plaire à Philippe-
e-Bel, que Gavefton fit fa cour
la reine ; mais fes foins furent
eçus de façon à l'engager d'en
endre de nouveaux. Il fe pro-
nit une conquête plus brillante
ue toutes celles qu'il avoit
aites jufques-là ; & fi elle ne
attoit pas fon cœur, elle
attoit trop fa vanité pour la
égliger.

Mortimer, d'une des premières maifons de Normandie,
ont les ancêtres avoient paffé
n Angleterre à la fuite de
Guillaume-le-Conquérant,
'avoit pas de moindres pré-
entions. Il avoit vu Ifabelle
ans un voyage qu'il avoit fait
n France à la fuite d'Edouard

premier, & il avoit conçu dès ce tems-là un violent amour pour elle, quoiqu'il ne lui eût montré que de l'admiration & du respect : elle avoit pénétré ces sentimens, & lui en avoit su gré.

Les trois amans d'Isabelle cherchèrent à se distinguer dans toutes les fêtes qu'on faisoit pour elle. Il y eut plusieurs tournois à Boulogne, où les chevaliers prirent des livrées & des devises galantes. Mortimer seul affecta d'y paroître sans aucune distinction. Les dames l'en raillèrent le soir chez la reine qui l'en railla elle-même; & comme elle avoit cru en être aimée, il y avoit dans

on ton, sans qu'elle s'en apperçût, une sorte d'aigreur.

Il est vrai, dit-elle, que Mortimer me donneroit mauvaise opinion de la galanterie angloise, si je ne la connoissois que par lui.

Il y a des situations, Madame, lui dit Mortimer, en s'approchant d'elle d'un air soumis, où l'on n'ose se permettre d'être galant.

L'air avec lequel il regarda la reine, auroit suffi pour lui faire entendre ce qu'il vouloit lui dire : elle ne put s'empêcher d'en rougir ; & pour n'avoir pas l'embarras de se taire, elle fit mine d'avoir quelque chose à dire au roi qui entroit dans

la chambre. Mortimer, content d'avoir été entendu, fut encore plus assidu à lui faire sa cour : il ne perdoit aucune occasion de se montrer à elle : elle ne pouvoit presque lever les yeux sans voir Mortimer. Il avoit toutes ces attentions qui deviennent plus flatteuses à mesure qu'elles tombent sur de plus petites choses.

Malgré tant de soins, le comte de Cornouaille étoit préféré : il offroit à la vanité d'Isabelle un triomphe plus flatteur. C'étoit l'emporter sur toutes les femmes, que de s'attacher un homme à qui toutes avoient voulu plaire : mais cette préférence n'étoit point

point une exclusion dans le cœur de la reine pour ses autres amans.

Les deux cours se séparèrent après deux mois de séjour à Boulogne. Le roi, qui avoit remis son couronnement après la conclusion de son mariage, fit tout préparer pour la cérémonie : il voulut que Gaveston y portât la couronne de saint Edouard, dont on se servoit toujours dans ces occasions, & celle qui étoit destinée à couronner la reine. Les grands seigneurs d'Angleterre de tout tems en possession de cet honneur, ne purent se le voir enlever par un étranger, sans en marquer tout leur mécon-

tentement. Leurs plaintes allèrent si loin, que la reine en fut alarmée : elle en parla à Gaveston. Vous les connoissez, lui dit-elle, ils passent dans un moment du murmure jusqu'à la sédition : cédez-leur une prérogative dont ils sont si jaloux. Je ne puis céder, Madame, lui dit-il, une distinction, un honneur qui a quelque rapport à votre majesté ; &, puisque la fortune ne m'a pas donné la couronne de l'univers pour la mettre à vos pieds, souffrez du moins que je porte un moment celle qui vous est destinée.

Vous êtes si accoutumé, répondit la reine, aux discours

de galanterie, que les choſes qui en ſont les moins ſuſceptibles prennent ce tour-là dans votre eſprit ; mais ſongez que je vous parle ſérieuſement. Je ſerois plus coupable, Madame, d'oſer dire une galanterie à votre majeſté, que de lui avouer une vérité qui n'a pas été en mon pouvoir de lui diſſimuler. Cette déclaration étoit trop préciſe pour n'être pas entendue : mais la reine, trop favorablement diſpoſée pour le comte de Cornouaille, n'avoit pas la force de s'en offenſer.

Je vous ordonne, lui dit-elle d'un ton qui démentoit ſon diſcours, de ne me plus parler ; je ne veux ni vous

croire, ni me fâcher contre vous.

Le couronnement se fit comme il avoit été arrêté. Gaveston y parut avec une magnificence qui acheva d'irriter les grands seigneurs. Ceux dont le ressentiment parut le plus vif, furent le comte de Pembrock, le comte de Varwick & le comte d'Arondel. Le premier avoit un motif pour haïr Gaveston encore plus fort que l'ambition : il étoit éperdûment amoureux de mademoiselle de Glocestre ; & cette belle personne, par une fatalité dont elle gémissoit, avoit une inclination pour Gaveston dont elle ne pouvoit triompher :

elle eut la douleur de s'appercevoir des ſoins qu'il rendoit à la reine, & de ne pouvoir s'en diſſimuler le motif. Elle étoit naturellement douce. Sa jalouſie conſerva le même caractère. Elle s'affligeoit ſans concevoir de haine pour ſa rivale, ni de reſſentiment pour un ingrat.

Comme elle avoit perdu ſon père & ſa mère de très-bonne heure, elle avoit toujours été ſous la conduite de madame de Surrey ſa tante, & ce n'étoit que depuis qu'elle étoit à la cour, qu'elle étoit auprès de la comteſſe d'Herefort ſa ſœur aînée. Quoique madame d'Herefort eût pluſieurs années de plus

que mademoiſelle de Gloceſtre, elle ne lui avoit jamais fait ſentir aucune ſupériorité. Ses manières, ſi propres à gagner la confiance d'une jeune perſonne pleine de vertu, firent leur effet. Mademoiſelle de Gloceſtre ſe reprochoit de n'avoir pas fait à ſa ſœur l'aveu de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Elle cherchoit un moment propre à cette confidence; mais les embarras du voyage de Boulogne & la cérémonie du couronnement où les deux ſœurs devoient paroître, les avoient ſi fort occupées, qu'elles n'avoient preſque pas eu le tems de ſe parler en particulier depuis qu'elles étoient

enſemble. Un jour que la comteſſe gardoit le lit pour quelque légère indiſpoſition, & que mademoiſelle de Gloceſtre étoit ſeule auprès d'elle: Je vous trouve plus rêveuſe qu'à l'ordinaire, ma chère ſœur, lui dit la comteſſe; avez-vous quelque peine que j'ignore? Je ne veux les ſavoir que pour les partager avec vous. Comment pourrai-je, répondit mademoiſelle de Gloceſtre, en ſe jetant dans les bras de ſa ſœur, vous avouer mes foibleſſes? Oui, ajouta-t-elle, je dois vous les dire, & pour me punir & pour m'aider de vos conſeils.

Vous ſavez que le duc de

Gloceſtre, notre grand-père, confia, après la mort de mon père & de ma mère, mon éducation à madame de Surrey, ſa fille. Elle a paſſé une partie de ſa vie à la cour; & la part qu'elle avoit dans les bonnes graces de la reine Iſabelle, lui en donnoit preſque dans toutes les intrigues & les affaires de ce tems-là: mais, après la mort de cette princeſſe, elle ne trouva plus les mêmes agrémens. Marguerite de France, qu'Edouard épouſa en ſeconde noce, donna à madame de Surrey des dégoûts qu'elle ſentit vivement & qui l'obligèrent de ſortir de la cour. Il falloit ne pas donner à cette retraite un air de diſgrâce, & ce

e qui étoit aussi nécessaire, il
llloit mettre quelque occupa-
on à la place des affaires & des
itrigues. La dévotion satis-
iisoit à tout cela ; & ma tante
it dévote. Les femmes & les
ommes qu'elle recevoit chez
le, ne pouvoient convenir à
ie fille de mon âge. Je n'allois
ins aucune assemblée, & je
: sortois que pour accompa-
ier ma tante à l'église. Elle al-
it toujours dans celle où il y
oit quelque dévotion parti-
lière; & comme la foule y est
ujours plus grande, un jour
e j'avois peine à m'en démêler
hommeque je ne connoissois
int s'empressa de me faire
re place. Comment est-il

poſſible, me dit-il, en me donnant la main pour m'aider à marcher, qu'une beauté comme la vôtre n'attire pas les reſpects de tous les hommes ? Je ſuis cependant bien heureux que la groſſèreté de ces gens-ci m'ait donné occaſion de voir une auſſi belle perſonne & de lui rendre un petit ſervice. Ma tante qui entendit qu'on me parloit, ſe retourna, & me fit ſigne de la ſuivre. Je n'eus que le tems de faire la révérence à celui qui m'avoit parlé, ſans oſer preſque le regarder. Je ne le vis cependant que trop pour mon repos. Il vint ſe mettre à quelque diſtance de nous; & quoique je ne levaſſe pas les

yeux, il me sembloit cependant qu'il n'avoit cessé de me regarder. Je le trouvai plusieurs jours de suite dans les églises où j'allois. Ma tante, surprise de le voir dans un lieu où son air & sa parure annonçoient quelque dessein, voulut savoir qui il étoit : elle fit questionner ses gens, qui ne firent aucun mystère du nom de leur maître. Nous apprîmes que c'étoit Gaveston, le favori du prince de Galles. Madame de Surrey le soupçonna d'être amoureux de moi : elle le connoissoit par plusieurs aventures qui avoient fait du bruit dans le monde. Plus il lui parut aimable, plus elle le trouva dangereux : aussi

ne ſongea-t-elle qu'à lui ôter toutes les occaſions de me voir.

Je n'eus plus la permiſſion de ſortir que les jours que j'étois indiſpenſablement obligée d'aller à l'égliſe, encore choiſiſſoit-on les égliſes les plus éloignées & les moins fréquentées. Mais tous ces ſoins ne ſervirent qu'à me faire encore mieux remarquer les empreſſemens de Gaveſton : c'étoit toujours la première perſonne que je voyois. Nous ſortions auſſi-tôt que ma tante l'avoit apperçu, & nous allions achever nos dévotions dans un autre endroit ; c'étoit avec auſſi peu de fruit : nous retrouvions toujours Gaveſton.

Enfin, laſſée de le fuir inutilement à la ville, madame de Surrey me mena à la campagne. Gaveſton trouva le moyen de m'y occuper toujours de lui, même par les ſoins qu'il falloit que je priſſe pour l'éviter : il paroiſſoit tous les jours dans quelque nouveau déguiſement, & il ſe conduiſoit de manière, qu'il ſembloit qu'il ne cherchoit qu'à me voir, & qu'il craignoit preſque d'être vu. Toutes mes femmes étoient gagnées, ſurtout une d'elles en qui j'avois plus de confiance ; elle ne perdoit aucune occaſion de me parler de Gaveſton ; elle me faiſoit valoir les ſoins qu'il prenoit pour me plaire ; elle

me répétoit ſans ceſſe que le plus aimable de tous les hommes, le plus accoutumé à voir ſes ſoins récompenſés, quittoit tous les plaiſirs de la cour pour venir paſſer une partie de ſon tems, caché dans une maiſon de payſan, ſeulement pour me voir ſans être vu. Ces diſcours ne faiſoient que trop d'impreſſion ſur moi ; j'avois eu cependant le courage de refuſer une lettre dont elle s'étoit chargée, & je lui avois défendu d'accepter à l'avenir de pareilles commiſſions.

Gaveſton qui vouloit me parler, imagina d'acheter une terre qui joignoit le parc de la maiſon de madame de Surrey :

il en fit offrir un prix si fort au-dessus de sa valeur, que le marché en fut bientôt conclu; & sous prétexte du voisinage, il fit demander à ma tante la permission de la voir. C'eût été une incivilité trop marquée de le refuser. Cette première visite se passa en politesse; ma tante ne me perdoit pas de vue: Gaveston ne me put dire un seul mot, mais il trouva le moyen de me donner une lettre. Il falloit la prendre ou faire voir à ma tante que je la refusois: pour éviter cet inconvénient, & peut-être encore plus pour lire cette lettre, je me déterminai à la recevoir. Gaveston resta encore quelque tems avec

nous ; & quoique j'eusse un très-grand plaisir à le voir, je mourois d'envie qu'il s'en allât, pour avoir la liberté de voir ce qu'il m'avoit écrit.

Dès que je fus dans ma chambre, je décachetai cette lettre avec un battement de cœur que je ne puis vous exprimer. Elle auroit dû m'ouvrir les yeux sur le caractère de Gaveston : quoiqu'elle parlât d'amour, elle n'étoit point tendre ; mais mon sentiment y ajoutoit ce qui y manquoit. Je la relus plus d'une fois ; je la portois toujours sur moi, & il m'arrivoit souvent de mettre la main dans ma poche pour avoir la satisfaction de m'assurer

qu'elle y étoit. Il ne fut pas possible à ma tante d'éviter les visites de Gaveston. Le prince de Galles vint chez lui, il l'engagea à nous venir voir. Que je suis foible, ma chère sœur ! Gaveston trouva le moyen de me parler en particulier : j'étois bien loin de le connoître assez pour être assurée de ses sentimens, & je lui fis l'aveu des miens. Ma sincérité, qui ne me permettoit pas de croire qu'on pût tromper; mon cœur qui me faisoit juger du sien, ma malheureuse sensibilité, enfin jusqu'à la beauté du lieu, des jours, tout servoit à m'attendrir, tout conspiroit contre moi. Je ne vous redirai

point les discours que Gaveston me tint pour me persuader; ils ne suffiroient pas pour m'excuser de la promptitude de mon aveu; je ne répéterois que ses discours, & je ne pourrois rendre la grace & la séduction qui les accompagnoient. Bien loin de se laisser aller à cet air audacieux qui lui est naturel, je croyois voir en lui ce respect qui rassure, cette timidité qui caractérise les grandes passions, & qui faisoit d'autant plus d'impression sur moi qu'elle étoit plus éloignée de son caractère. Il avoit trop d'expérience pour n'avoir pas pénétré mon secret, mais il sembloit l'apprendre: il en recevoit l'aveu avec un

transſport qui tenoit de la ſurpriſe, & qui étoit mêlé d'un doute qu'il affectoit, pour ſe le faire aſſurer davantage. Que vous dirai-je, ma chère ſœur? J'aimois, j'adorois Gaveſton; je ne lui cachai rien de ce que je penſois, & loin d'avoir des remords, je m'applaudiſſois de ma franchiſe. Je ſentis une douceur inexprimable à la montrer toute entière; je crus connoître combien il la méritoit. Nous nous quittâmes enfin contens l'un de l'autre. Il trouva dans la ſuite de nouveaux moyens de nous voir, & les difficultés qu'il falloit ſurmonter pour y réuſſir, lui donnoient tant d'occupation

qu'il n'avoit pas le tems de m'être infidèle.

Le roi qui avoit dès-lors le dessein de l'éloigner du prince de Galles, rappela mon frère qui visitoit depuis quelques années les cours de l'Europe, & lui donna la charge de chambellan du prince. Gaveston y avoit prétendu; & on crut qu'il ne pardonneroit pas au comte de Glocestre de l'avoir emporté sur lui : mais, loin de marquer de l'éloignement pour mon frère, Gaveston le prévint au contraire par mille marques d'estime : il fit plus, il engagea le prince, qui avoit d'abord reçu le comte de Glocestre avec beaucoup de froi-

deur, à le bien traiter. Mon frère fut touché d'un procédé ſi noble, & il prit dès-lors pour Gaveſton cette amitié dont il lui a donné depuis tant de marques.

Peu de tems après, le comte de Gloceſtre devint amoureux de madame Sterling qui étoit jeune, jolie, & veuve depuis quelque tems. Gaveſton connut ſon amour auſſi-tôt qu'il le connut lui-même. Comme elle étoit encore dans la dépendance de ſa famille, mon frère ne pouvoit ni la voir ni lui faire tenir ſes lettres qu'avec beaucoup de ménagement. Gaveſton, fertile en reſſources par l'expérience de ſes galanteries, ſe chargea de lui faciliter l'un

& l'autre, & il en vint bientôt à bout. Il trouva le moyen d'introduire la nuit le comte de Glocestre dans l'appartement de madame Sterling. Comme elle logeoit chez son père, homme sévère sur le point d'honneur, Gaveston, pour assurer la sûreté des rendez-vous, passoit dans la rue tout le tems que son ami étoit dans la maison. Tant de soins & tant de marques d'amitié ne trouvoient pas mon frère ingrat : il ne desiroit qu'une occasion de donner à Gaveston des preuves de sa reconnoissance : c'étoit où celui-ci vouloit le conduire. Après avoir affecté pendant quelques jours un air de tristesse qui fut d'autant plus

remarqué qu'il ne lui étoit pas ordinaire, il propoſa à Glocestre de venir ſe promener avec lui dans un jardin qui étoit peu fréquenté. Ils firent quelques tours de promenade, pendant leſquels mon frère ne put arracher de Gaveſton que quelques paroles prononcées avec un air diſtrait & occupé. Pourquoi, lui dit mon frère, me faites-vous un ſecret de ce qui vous occupe ſi fort? Vous n'êtes plus le même depuis quelques jours. Que voulez-vous que je penſe de votre amitié, ſi vous ne me donnez pas dans votre confiance la même part que vous avez dans la mienne? C'eſt

pour ne plus mériter vos reproches, lui dit-il, que je vous ai prié de venir ici; mais je vous avoue que je n'ai plus la force de parler : je vais peut-être perdre cette amitié qui m'eſt ſi chère, & m'ôter une eſpérance qui, toute légère qu'elle eſt, fait pourtant mon bonheur. Non, lui dit mon frère, ma tendreſſe ſera toujours la même, puiſque je ſuis bien sûr que vous ne pouvez rien m'apprendre qui diminue mon eſtime pour vous. Souvenez-vous du moins, dit Gaveſton, que c'eſt à mon ami & non pas au comte de Gloceſtre que je fais l'aveu de l'amour que j'ai pour ſa ſœur. Mon frère

reſta quelque tems ſans parler, & puis tout d'un coup embraſſant de nouveau Gaveſton: L'envie de deviner, lui dit-il, comment il étoit poſſible que ma ſœur, preſque ignorée de toute la terre, fût connue de vous, a cauſé mon ſilence. Bien loin d'être fâchée que vous l'aimiez, je ſuis fort aiſe au contraire que l'alliance vienne encore ſerrer les nœuds de notre amitié. Ma ſœur ſait-elle que vous l'aimez? Je ne vous demande point ſi elle vous aime: répondez à cette première queſtion, & je ſerai éclairci de la ſeconde. Gaveſton répondit aux amitiés de mon frère par une entière confiance,

& ne lui laiſſa rien ignorer de ce qui s'étoit paſſé entre nous.

Je blâmerois ma ſœur, lui dit le comte de Gloceſtre, & je ne ſais même ſi je lui pardonnerois d'avoir reçu vos ſoins ſans l'aveu de ceux dont elle dépend, ſi je ne trouvois dans les ſentimens que vous m'avez inſpirés à moi-même de quoi la juſtifier. Je ne vous promets pas de vous ſervir auprès d'elle, je vois que vous n'en avez pas beſoin; mais je vous ſervirai auprès de madame de Surrey, & je mettrai tout en uſage pour qu'elle vous ſoit favorable auprès de mon grand-père. Donnez-moi, ajouta-t-il

en riant, une lettre de créance auprès de ma ſœur; elle n'oſeroit ſe confier à moi, & j'ai beſoin de concerter avec elle les meſures que nous devons prendre. Gaveſton m'écrivit : mon frère vint me voir le même jour, & me dit en me donnant la lettre dont il étoit chargé, qu'il viendroit prendre la réponſe le lendemain.

J'avois beſoin de ce délai pour me remettre ; j'étois dans une confuſion telle que vous pouvez vous la repréſenter. Je paſſai la nuit à étudier ce que je dirois à mon frère; quoique ſa conduite dût me promettre beaucoup d'indulgence, je

mourois de honte de ce qu'il ſavoit ma foibleſſe ; il m'apporta une ſeconde lettre le lendemain, & me demanda ſi j'avois fait réponſe. Je ſuis fâchée, lui dis-je, de m'être miſe à portée de recevoir de pareilles lettres ; j'ai tant de peur d'avoir perdu votre eſtime que je n'ai plus rien à dire à celui qui me les écrit. Je vous avoue, dit le comte, que j'aurois été très-affligé, ſi je vous avois vu penſer pour un autre comme vous penſez pour Gaveſton : mais j'ai tant d'eſtime & d'amitié pour lui, il vous aime ſi véritablement que, bien loin de m'oppoſer à l'inclination que vous avez l'un pour

l'autre, je ferai tous mes efforts pour qu'il obtienne l'agrément de notre famille. Je sais que sa naissance & sa fortune sont bien au-dessous de ce que vous pourriez prétendre ; mais la faveur du prince, qu'il posséde toute entière, le mettra tôt ou tard dans le rang le plus élevé.

Depuis ce jour, mon frère n'en passoit aucun sans m'apporter des lettres de Gaveston. e ne dissimulai plus le plaisir u'elles me faisoient; l'amitié ue j'ai toujours eue pour le omte de Glocestre, étoit bien ugmentée depuis qu'il étoit on confident : nos conver-ions ne finissoient plus ; &

ce qui m'y attachoit davantage, c'étoit les louanges qu'il donnoit à ſon ami. C'eſt toujours un plaiſir d'entendre louer ce qu'on aime, mais ce plaiſir eſt encore plus ſenſible quand les louanges viennent de quelqu'un qui nous eſt cher.

Il falloit, pour la ſatisfaction de Gaveſton & un peu pour la mienne, qu'il pût être reçu chez ma tante : mon frère le ſouhaitoit preſque autant que nous. Il parla à madame de Surrey, & lui repréſenta qu'il falloit bien que je connuſſe le monde, puiſque je devois y vivre. Ce n'étoit pas par goût que madame de Surrey avoit pris le parti de la retraite ;

d'ailleurs, quelque dévote que ſoit une femme, elle eſt toujours bien aiſe que des raiſons de bienſéance l'obligent à ſe permettre des amuſemens qu'elle a preſque toujours quittés à regret ; elle conſentit ſans beaucoup de peine à ce que mon frère deſiroit.

Lorſqu'on ſut à la cour que madame de Surrey vouloit recevoir du monde, les hommes & les femmes s'empreſsèrent d'y venir.

Le comte de Pembrock devint amoureux de moi dans ce tems-là : il ne perdoit aucune occaſion de me marquer ſon amour. J'étois ſi ſatisfaite de voir Gaveſton, quoi-

que je ne lui parlaſſe preſque jamais, que j'en ſouffrois le comte de Pembrock avec moins de peine. Il eſt aimable, il pouvoit me plaire, il pouvoit obtenir l'aveu de ma famille; Gaveſton en fut jaloux, s'il m'avoit bien aimée, ſa jalouſie l'auroit rendu plus tendre; il auroit cru ne me pas aſſez mériter, & il auroit craint de me perdre: il m'auroit fait des prières, & non pas des reproches; mais il avoit plus de vanité que d'amour: il m'écrivit d'abord des lettres remplies de plaintes, & s'approchant de moi pendant que madame de Surrey étoit occupée à parler à quelqu'un: Je vous félicite, Mademoiſelle,

me

me dit-il, de vos conquêtes. Savez-vous, ajouta-t-il, qu'on ne conserve pas longtems les premières, quand on a tant de plaisir à en faire de nouvelles. J'aimois de trop bonne foi pour m'alarmer de la jalousie de Gaveston, & bien loin d'être blessée du ton dont il me parloit, je lui tins compte de sa vivacité; il n'étoit cependant guère possible que je manquasse de politesse pour un homme du rang du comte de Pembrock; mais Gaveston ne goûtoit point mes raisons: il me quitta brusquement aussi-tôt que je voulus lui en parler; il passa deux jours sans m'écrire. Je m'en

plaignis à mon frère : il me dit que Gaveſton étoit au déſeſpoir, que ſi je l'avois aimé, je lui aurois fait le ſacrifice du comte de Pembrock, ſans qu'il l'eut demandé ; & que bien loin d'avoir quelque égard pour ſa peine, j'avois regardé le comte de Pembrock des mêmes yeux. J'aimois Gaveſton, je me rangeai de ſon parti contre moi-même; je crus avoir tort puiſqu'il étoit fâché ; & je me reprochai l'amour de Pembrock, comme ſi j'avois eu deſſein de le lui inſpirer. J'en promis le ſacrifice, & je l'écrivis à Gaveſton; il s'appaiſa, & nous nous raccommodâmes. Je fus pénétrée de joie, de quelques

mots qu'il me dit, nos yeux reprirent leur ancienne intelligence ; Gaveſton étoit ſatisfait, il en paroiſſoit plus aimable, & je l'en aimois davantage de cette ſatisfaction que je lui avois donnée ; l'embarras étoit de tenir parole. Pembrock, malgré mes froideurs & preſque mes incivilités, ne ſe rebutoit point ; j'en étois déſeſpérée ; je voyois à tout moment la jalouſie de Gaveſton prête à s'allumer. Un jour qu'ils étoient tous deux chez madame de Surrey avec pluſieurs perſonnes de la cour, on y propoſa une partie de promenade dans un jardin à un mille de Londres. Gaveſton qui n'oſoit me donner

la main, la donnoit à ma tante; je ne pus refuser celle de Pembrock. Gaveston qui marchoit avant moi avec madame de Surrey, tourna la tête & jetta sur moi un regard où je lus sa colère; je n'y pus faire d'autre chose que de feindre de m'être fait mal au pied en marchant. Je fis un cri, en disant que je ne pouvois aller plus loin; on m'aida à rentrer dans la chambre. Je ne sais si Pembrock avoit vu la manière dont Gaveston m'avoit regardée; mais il ne fut point la dupe de mon artifice. Je vois bien, dit-il, Mademoiselle, que c'est moi qui vous ai porté malheur. J'éviterai à l'avenir de

causer de pareils accidens, mais je vous demande de vouloir m'entendre encore une fois. Je ne vous dirai rien que de conforme au respect que j'ai pour vous; il sortit en même tems, & me laissa très-interdite & très-embarrassée. Le prétendu accident qui m'étoit arrivé avoit rompu la promenade; tout le monde s'empressoit à me demander de mes nouvelles. Gaveston s'approcha de moi comme les autres, & trouva le moyen de me parler un moment. Qui n'auroit été trompé à tout ce qu'il me dit de tendre pour me remercier de ce que je venois de faire? cette marque de ma complaisance lui persuadoit que

j'avois de la bonté pour lui, & c'étoit le ſouverain bonheur. Hélas! je le croyois, & peut-être le croyoit-il auſſi lui-même. La plupart des hommes prennent un ſentiment vif d'amour-propre pour de l'amour; je ſervois ſi bien celui de Gaveſton, qu'il croyoit être tendre, quand il n'étoit que reconnoiſſant; je lui dis que Pembrock avoit demandé à me parler; il ſe croyoit ſi sûr de mon cœur, qu'il conſentit à cette converſation. Je l'eus dès le lendemain. Ma tante s'étoit accoutumée à me voir avec les hommes qui venoient chez elle; il lui arrivoit même aſſez ſouvent, quand elle avoit affaire, de me

laiſſer dans ſa chambre avec ſes femmes ; elle étoit entrée dans ſon cabinet quand le comte de Pembrockarriva ; je m'étois mis ſur un lit pour continuer la feinte de la veille. Sa vue m'embarraſſa ; il s'en apperçut. Ne craignez point, me dit-il, Mademoiſelle, ce que j'ai à vous dire ; je ne ſuis pas aſſez heureux pour être en droit de vous faire des reproches ; je me plains ſeulement de mon malheur, & peut-être me feroit-il moins ſenſible, ſi je ne prévoyois le vôtre : oui, Mademoiſelle, ce rival, que vous me préférez n'eſt pas digne de vous ; il ne connoîtra plus le prix de votre cœur, dès qu'il

croira en être assuré ; il lui faut des obstacles à vaincre, & tout malheureux que je suis, je vois que je lui ai fait ombrage. Je me retire, non pas pour faire cesser ses inquiétudes, mais pour vous donner cette marque de respect. Je trouvai tant de franchise dans le procédé du comte de Pembrock, & j'en ai tant moi-même, que si je ne lui avouai pas ma foiblesse, je n'eus pas non plus la force de la lui désavouer. J'entends, Mademoiselle, me répondit-il, tout ce que vous n'osez me dire : ma conduite vous prouvera que je mérite votre sincérité. Peut-être connoîtrez-vous quelque jour

combien l'attachement que j'ai pour vous eſt différent de celui de mon rival ; je vous demande alors de vous ſouvenir que mon cœur n'a jamais été ſenſible que pour vous. Je vois, ajouta-t-il, en me regardant, que ce que je viens de vous dire vous déplaît ; mais pardonnez quelque choſe à un homme à qui vous avez inſpiré un amour qui ne finira jamais, & à qui vous venez d'ôter toute eſpérance. Quelques perſonnes qui entrèrent mirent fin à une converſation que je ne pouvois plus ſoutenir. Le comte de Pembrock ſortit & partit le lendemain pour la campagne. Les premiers jours qui ſuivirent

ſon éloignement, furent pleins de douceur. Gaveſton redoubla d'attention & de vivacité.

Pluſieurs hommes de la cour me rendirent des ſoins : mais il eſt vrai qu'une femme n'a point d'amans quand elle n'en veut point avoir. Les miens ſe laſſèrent d'une perſévérance inutile, & me laiſsèrent jouir du plaiſir de prouver à Gaveſton que je ne voulois plaire qu'à lui. Ce tems heureux & le ſeul heureux de ma vie, ne dura guère ; j'eus bientôt lieu de m'appercevoir que l'eſprit de Gaveſton avoit plus beſoin d'occupation que ſon cœur. Au lieu de cette vivacité qu'il marquoit auparavant pour

trouver une occasion de me dire un mot, il laissoit échapper celles qui se présentoient naturellement : c'étoit moi qui me plaignois, j'avois pris son rôle, & il n'avoit pas pris le mien : mais quelle différence dans nos procédés. Je n'avois point examiné si ses inquiétudes étoient raisonnables, je m'affligeois de ce qui l'affligeoit ; je n'avois jamais vu que sa peine, & j'avois mis tout en usage pour la faire cesser. Lui, au contraire, m'écoutoit avec une espece de joie tranquille ; je lisois dans ses yeux que le plaisir d'être aimé ne lui laissoit point d'attention pour les peines que ma tendresse me donnoit.

Mon frère à qui je confiois mes inquiétudes n'étoit nullement propre à cette confidence; ſon amour pour madame Sterling ne lui apprenoit pas ces délicateſſes; c'étoit de ces ſortes d'attachemens où le cœur n'a point de part. Sa maîtreſſe & lui ſe brouillèrent pourtant comme s'ils s'étoient bien aimés ; Gaveſton fut encore chargé de négocier la réconciliation ; il vit pluſieurs fois madame Sterling ; on ne parla d'abord que de ce qui faiſoit le ſujet de leur entrevue.

Chez les femmes de ce caractère, le plaiſir d'un nouveau triomphe l'emporte toujours ſur l'intérêt de l'amant.

Gaveſton étoit l'homme de la cour le mieux fait, & le plus à la mode : que de raiſons pour éveiller la coquetterie de madame Sterling ! il étoit à-peu-près dans les mêmes diſpoſitions qu'elle ; d'ailleurs la ſingularité de l'aventure le piquoit. Que vous dirai-je ? Ils manquèrent à ce qu'ils devoient à l'amitié & à l'amour ; & comme ils avoient l'un & l'autre interêt de cacher leur perfidie, mon frère obtint ſa grace, & fut reçu à l'ordinaire.

Gaveſton me voyoit avec la même aſſiduité. Je ne ſais ſi les reproches qu'il ſe faiſoit l'attendriſſoient pour moi ; mais j'étois plus contente de lui que je ne

l'avois été depuis quelque tems.

Un jour que j'étois occupée à assortir des pierreries, une de mes femmes me montra une bague d'un très-grand prix que je me souvins d'avoir vue à Gaveston; je voulus savoir de qui elle la tenoit; elle me dit qu'elle n'étoit point à elle, & que Gaveston l'avoit donnée à sa soeur qui étoit femme-de-chambre de madame Sterling. Un présent de cette conséquence me fit naître de grands soupçons; mais je ne pus alors en savoir davantage: il fallut aller dans l'appartement de ma tante, où j'étois attendue. Gaveston y étoit. Ce que je venois d'apprendre me

donnoit une inquiétude que je ne pouvois dissimuler. Il s'en apperçut; & s'approchant de moi sous quelque prétexte: D'où vient, me dit-il, Mademoiselle, l'air que je vous vois? j'en dois être alarmé. Je n'ai point d'inquiétude, répondis-je, ou du moins je n'en devrois point avoir. Ces paroles & le ton avec lequel je les prononçai l'étonnèrent: il n'osa me parler davantage dans ce moment; & prenant le tems qu'on étoit occupé à regarder des marchandises de France, qu'on apportoit à madame de Surrey: Que vous m'alarmez, dit-il, Mademoiselle! ce que vous m'avez dit & l'attention

que je vous vois, depuis deux heures, d'éviter mes regards, me fait craindre d'être le plus malheureux des hommes. Il prononça ces mots avec un air ſi attendri, qu'à mon ordinaire je crus être injuſte de le ſoupçonner. Il me vint dans l'eſprit que la bague avoit été donnée pour mon frère. Cette idée fut bientôt la plus forte dans mon eſprit, & j'agis avec lui le reſte de la journée comme à l'ordinaire. Dès que je fus ſeule; mes ſoupçons me revinrent. Je fis appeler cette femme. Elle étoit à moi depuis peu de tems, ainſi elle ignoroit quel intérêt je pouvois prendre à ce qui regardoit Gaveſton. Elle

a

a de l'esprit, elle comprit bien vîte de quoi il étoit question; elle m'assura qu'elle seroit instruite de tout ce que je voudrois savoir. J'attendis cet éclaircissement avec l'impatience & le trouble que vous pouvez vous figurer. Il s'agissoit d'apprendre si un homme que j'aimois, & dont je me croyois aimée, étoit digne de ma tendresse ou de mon indignation. Quelle situation ! il n'en est pas de plus cruelle. Je fus deux jours dans cet état, pendant lesquels, pour ne pas être obligée de voir du monde, je feignis une légère indisposition. Enfin j'appris ce que je craignois tant de savoir, que Gaveston étoit

coupable & ne méritoit pas d'être aimé. Ma femme-de-chambre, instruite par sa sœur, me rapporta les détails de cette intrigue. J'aurois pu pardonner une galanterie, mais comment pardonner la tromperie qu'il avoit faite à son ami? Il n'y avoit pas moyen de l'excuser là-dessus, & je vous avoue que j'en étois sensiblement affligée. Je vis bien qu'il falloit rompre. Je continuai pendant quelques jours de garder la chambre pour m'affermir dans mes résolutions. Mon frère m'embarrassoit : il me sembloit que je ne devois pas lui dire ce que je savois de la conduite de son ami. Les querelles entre les hommes

ſont toujours dangereuſes ; mais c'étoit bien moins la prudence que la crainte de faire du mal à un homme que je croyois pourtant haïr. Je me déterminai enfin de dire à mon frère qu'il y avoit encore ſi peu d'apparence que la fortune de Gaveſton pût devenir telle qu'il la faudroit pour obtenir le conſentement de mon grand-père, que je croyois qu'il étoit de mon devoir de ne plus recevoir ſes ſoins. Et pourquoi donc les avez-vous reçus, me dit mon frère, avec une eſpèce de colère ? Parce que vous m'y autoriſiez, lui répondis-je, & que j'eſpérois que les choſes changeroient.

Eſpérez-le donc encore, me répliqua-t-il, & ne déſeſpérez pas mon ami, ſi vous ne voulez me déſeſpérer moi-même. La vivacité de mon frère, qui rendoit Gaveſton encore plus coupable, me donna la force de lui réſiſter. Je lui fis ſi bien voir que ma réſolution étoit priſe, & je la colorai de tant de raiſons, qu'il fut obligé de ſe rendre & de prendre la commiſſion de dire à Gaveſton les diſpoſitions où j'étois. Il étoit chez madame de Surrey où il attendoit mon frère pour ſavoir de mes nouvelles. Ils ſortirent enſemble : dès qu'ils furent ſeuls, mon frère rendit compte, avec tous les ménage-

mens de l'amitié la plus tendre, de la converſation qu'il venoit d'avoir avec moi. Quelle ſurpriſe pour Gaveſton qui ſe croyoit aimé, & qui n'avoit jamais penſé qu'il pût ceſſer de l'être ! L'amour-propre & l'amour qu'il avoit pour moi lui cauſoient la plus ſenſible douleur qu'il eût encore éprouvée : il ne pouvoit comprendre d'où lui venoit ſon malheur : l'aventure de madame Sterling n'en pouvoit être cauſe, puiſque mon frère l'ignoroit. Il le pria de ſe charger d'une lettre. Mon frère vint me l'apporter : il fit inutilement tout ce qu'il put pour que je l'ouvriſſe ; il fallut la

rapporter à Gaveſton telle qu'il la lui avoit donnée. J'en uſai de même de pluſieurs autres ; &, pour achever de le déſeſpérer, mylord Pembrock qui n'avoit pas trouvé dans l'abſence les ſecours qu'il en avoit eſpérés, étoit revenu de la campagne auſſi amoureux qu'auparavant : il n'avoit pu réſiſter au plaiſir de me revoir. Je le reçus mieux que je n'avois fait juſques-là. Il ne ſe flatta point de devoir à lui-même ce changement ; comme il ne voyoit plus Gaveſton ſi ſouvent chez madame de Surrey, & qu'il s'apperçut que, quand il y étoit, il n'oſoit me parler, il comprit la vérité : il m'en parla avec

tant d'honnêteté & de discrétion, qu'il augmenta l'estime que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour lui : insensiblement je m'accoutumai à lui parler plus qu'à un autre : à la vérité c'étoit de choses indifférentes; mais c'étoit toujours une distinction, & il en sentoit le prix. Gaveston ne pouvoit contenir sa jalousie. Je l'évitois avec tant de soin qu'il n'avoit pu ni me faire des reproches, ni savoir le sujet de sa disgrace. La colère où j'étois s'accrut encore par une circonstance que le hasard me fit savoir. Deux hommes s'étoient battus à l'entrée de la nuit dans la rue où logeoit madame Sterling; Gaveston les

avoit féparés. Je jugeai qu'il ne s'étoit trouvé là fi à-propos que parce qu'il vouloit entrer chez cette femme. J'avois été plufieurs fois tentée de lui accorder la converfation qu'il me demandoit avec tant d'inftance, mais le plaifir que j'imaginois à l'accabler de reproches m'étoit fufpect.

Mon frère, fâché de la manière dont je traitois fon ami, étoit froid avec moi, & ne me parloit plus en particulier. Le comte de Pembrock, au contraire, ne perdoit pas une occafion de me marquer la vivacité de fon amour. Son père qui vivoit encore dans ce tems-là, defiroit beaucoup une

une alliance comme la nôtre; il ne fut pas plutôt informé de la paſſion de ſon fils, qu'il en parla à mon grand-père, dont il étoit ami. Le vieux comte de Glocestre entra avec plaiſir dans le projet : il lui promit qu'il en parleroit à madame de Surrey. Pour moi, il comptoit ſur mon obéiſſance, & crut qu'il étoit inutile de me faire part de ſes deſſeins.

Mylord Pembrock, charmé d'avoir une auſſi agréable nouvelle à donner à ſon fils qu'il aimoit tendrement, le fit appeler. Remerciez-moi, lui dit-il; je viens de conclure votre mariage avec mademoiſelle de Glocestre : ſi vous m'aviez fait

votre confident, j'aurois travaillé plutôt à vous rendre heureux. Le comte de Pembrock, surpris & troublé par la crainte que je ne le soupçonnasse d'avoir été de moitié dans les démarches que son père avoit faites auprès de mon grand-père, gardoit le silence. L'espérance dont il étoit flatté & la crainte que je ne voulusse pas consentir à son bonheur, le partageoient tour-à-tour. Enfin, prenant son parti : Je vous demande en grace, Monsieur, lui dit-il, de n'aller pas plus loin avec le duc de Glocestre, & de l'engager à ne point parler à madame de Surrey. J'ai besoin de quelque tems pour me ré-

ſoudre à l'engagement que vous voulez que je prenne ; je vous demande cette complaiſance. Mylord Pembrock qui ſavoit ſon fils amoureux, fut très-étonné de lui trouver ſi peu d'empreſſement. Il lui repréſenta tous les obſtacles qui pouvoient naître ; mais ſon fils demeura ferme à demander du tems, & l'obtint. Je n'avois jamais reçu de lettre de lui ; je fus très-étonnée quand une de mes femmes m'en remit une. Mon premier mouvement fut de la lui renvoyer ; mais comme je connoiſſois ſon reſpect pour moi, je crus que puiſqu'il m'écrivoit, il avoit quelque choſe de très-important à me

dire : j'ouvris sa lettre. Il me mandoit qu'il étoit de la dernière importance pour moi que je lui accordasse une conversation ; & comme il étoit difficile que ce pût être chez ma tante, il me proposoit d'aller à l'abbaye des bénédictines ; dont sa tante est abbesse, & où ma tante est religieuse : je ne fis aucune difficulté de lui parler : il m'assuroit que ce seroit en présence de ma soeur. Je ne soupçonnai point le comte de Pembrock de vouloir me tromper : je jugeai qu'il s'agissoit de quelque chose d'important, & je me déterminai, comme il me le proposoit, d'aller à l'abbaye. Le jour fut pris au

lendemain. Je vous prie, Mademoiſelle, me dit-il auſſi-tôt qu'il me vit ſeule avec ma ſœur, de croire que je n'ai point de part à ce que je vais vous apprendre, & que quelque grand que fût pour moi le plaiſir qu'on me promet, je ne l'accepterai jamais, ſi c'eſt un malheur pour vous. Il me conta enſuite ce qui s'étoit paſſé entre mylord Pembrock & lui. Il faut vous aimer, ajouta-t-il, Mademoiſelle, auſſi parfaitement que je vous aime, pour avoir eu la force de cacher ma paſſion. Quel plaiſir de pouvoir dire que vous êtes la plus adorable perſonne du monde & la mieux

adorée ! Je vous ai ſacrifié ce plaiſir. Votre intérêt le demandoit : il falloit pour ne point vous expoſer à des déſagrémens, me charger ſeul de la ſuite de cette affaire. Rien n'étoit plus noble & plus généreux que le procédé du comte de Pembrock. J'en fus touchée juſqu'au point de verſer des larmes ; il s'en apperçut, & ſe jetant à mes pieds : Laiſſez-vous attendrir, me dit-il, Mademoiſelle, pour un homme pour qui vous avez déjà eu quelque eſtime : le tems & mon amour feront le reſte, ſur-tout quand votre devoir ſera pour moi. J'avois laiſſé parler le comte de Pembrock ſans lui répondre ;

je rêvois profondément à ce que je devois faire. La raiſon étoit pour lui ; mais mon cœur n'en étoit pas d'accord. Vous ne me répondez point, me dit-il, peut-être êtes-vous moins touchée du ſacrifice que je vous fais que de la peine de me devoir quelque choſe. Non, lui repondis-je enfin, je ſuis pénétrée de reconnoiſſance, mais accordez-moi à moi-même le tems que vous avez demandé. Hélas ! me dit le comte, qu'il y a d'ingratitude à être reconnoiſſante comme vous l'êtes ! N'importe, je vous ai rendue la maîtreſſe de mon ſort, & quoi qu'il m'en coûte, je ſouſcrirai à ce que vous

ordonnerez ; mais souffrez du moins les témoignages d'une passion dont vous serez peut-être touchée quand elle vous sera bien connue.

J'étois déterminée à vaincre la malheureuse inclination que j'avois pour Gaveston, & l'admiration que me donnoit le procédé du comte de Pembrock me faisoit tant d'illusion, que je me flattai que je n'avois besoin que d'un peu de tems, & que je l'épouserois ensuite sans aucune répugnance ; & si je ne lui promis pas, je le lui laissai du moins espérer. Nous nous séparâmes ; il étoit content, & je croyois presque l'être.

Je me mis au lit en rentrant

chez ma tante : j'avois besoin d'être seule pour démêler mes propres sentimens. Je me livrai d'abord à toute l'estime que j'avois pour le comte de Pembrock ; mais plus je l'estimois, & plus je trouvois que je ne devois l'épouser que quand je serois sûre que je pourrois l'aimer. Il devint encore plus assidu chez madame de Surrey. Je lui donnois toutes les occasions de me parler que la bienséance me permettoit : je m'exagérois à moi-même son mérite & ce qu'il avoit fait pour moi ; j'évitois Gaveston avec soin, & il me sembloit que cet effort me coûtoit moins tous les jours.

Mon frère n'avoit aucune connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé entre mylord Pembrock & le duc de Gloceſtre : j'avois cru ne lui en devoir point parler ; mais comme Gaveſton faiſoit toujours des tentatives pour me voir, & que la liberté qu'il avoit acquiſe chez madame de Surrey pouvoit enfin lui en faire naître l'occaſion : je me déterminai à dire à mon frère ce que je lui avois caché juſques-là, pour qu'il l'engageât à ne plus faire de démarches inutiles pour lui & embarraſſantes pour moi. Il m'écouta avec ſurpriſe. Eſt-il poſſible, me dit-il, que vous puiſſiez vous réſoudre à faire le mal-

heur d'un homme qui vous adore, & à me rendre malheureux moi-même? car vous n'ignorez pas que les malheurs de mon ami ſont les miens. Si quelqu'autre m'avoit dit en faveur de Gaveſton tout ce que mon frère me diſoit, peut-être en aurois-je été touchée; mais plus il me parloit pour lui, plus il me le faiſoit voir coupable. Je fus preſque tentée de lui dire ce que je ſavois de ſa perfidie; mais les mêmes raiſons qui m'avoient arrêtée, m'arrêtèrent encore: il me quitta très-mécontent de n'avoir pu rien gagner ſur mon eſprit. Quelque chagrin qu'il eût d'avoir à annoncer une auſſi fâ-

cheuſe nouvelle à ſon ami, il falloit pourtant la lui dire. Il alla chez le prince, où il contoit le trouver : on lui dit qu'il n'y avoit point paru; que le prince étoit enfermé avec le roi, & qu'il ne verroit perſonne ce ſoir-là. Gaveſton entroit au palais comme mon frère en ſortoit. Ils raiſonnèrent quelque tems ſur cette conférence du prince & du roi, qui n'étoit pas ordinaire. Mon frère reconduiſit Gaveſton chez lui; & commençant par l'embraſſer avec beaucoup de tendreſſe : Vous ſavez, mon cher Gaveſton, lui dit-il, que j'avois toujours eſpéré que nous ſerions unis par les liens du

ſang comme nous le ſommes par ceux de l'amitié. Quoi ! s'écria Gaveſton, mademoiſelle de Gloceſtre veut m'abandonner ! je m'étois flatté que ces froideurs dont je ne connoiſſois point la cauſe, ne tiendroient point contre mon amour ; je les ai ſupportées par reſpect pour elle, ſans oſer preſque m'en plaindre. Mais puiſque ce reſpect tourne contre moi ; je veux la voir, je veux lui parler, je veux lui demander raiſon de ſon changement, je veux lui montrer tout mon déſeſpoir ; elle en ſera touchée. Je l'aime trop pour ne pas conſerver un peu d'eſpérance. Par pitié, faites que je lui parle,

disoit-il à mon frère; vous seul pouvez me rendre un service auquel ma vie est attachée. Si elle persiste après cela dans son dessein, je ne vous importunerai plus de mes plaintes.

Le comte de Glocestre souhaitoit presque autant que Gaveston qu'il pût me voir : cependant il ne consentit à rien qui pût intéresser ma réputation. Après avoir cherché plusieurs moyens, ils s'arrêtèrent à celui de gagner le portier de madame de Surrey & de l'obliger, dès que Gaveston seroit chez elle, de renvoyer tout le monde. Mon frère se chargea d'adresser à ma tante un homme pour traiter avec

lle d'une affaire qui l'intéressoit beaucoup. Tout s'exécuta le lendemain comme il l'avoit reglé : je vis entrer Gaveston & peu après l homme qui étoit envoyé par mon frère: il sembloit que ma tante eût été d'accord avec eux. Je voulus me retirer quand elle entra dans son cabinet ; elle m'ordonna de rester, & dit à une de ses femmes de demeurer avec moi. Cette femme n'étoit point suspecte à Gaveston : il avoit mis presque tous les gens de madame de Surrey dans ses intérêts. Dès qu'il ne fut vu que d'elle, il se jeta à mes pieds. Je ne partirai point d'ici, Mademoiselle, me dit-il, que

vous ne m'ayez appris quel eſt mon crime. Peut-être n'étois-je pas digne des bontés que vous avez eues pour moi; mais enfin vous les avez eues; vous m'avez laiſſé croire que je ne vous étois pas indifférent: je ſuis le même que j'étois alors. Par quel malheur ai-je perdu un bien qui faiſoit tout mon bonheur? Je ne veux point chercher à vous attendrir par les marques de mon déſeſpoir; tout grand qu'il eſt, je ſaurai vous le cacher, s'il ne doit qu'exciter votre pitié: c'eſt à votre cœur ſeul que je veux devoir le retour de vos bontés. Parlez, Mademoiſelle, dites-moi un mot, mais ſongez que la

réponſe que vous m'allez faire décidera de mon ſort; & ſans vous importuner de mes plaintes, je ſaurai me venger ſur moi-même de mon malheur. Le ton dont il me parloit étoit le ton d'un homme véritablement touché, & je crois qu'il l'étoit: il m'aimoit alors, & il m'aimeroit encore, ſi la vanité de plaire n'étoit en lui plus forte que :out autre ſentiment. J'étois :ependant ſi prévenue de ſes ›erfidies, que je l'écoutois ›reſque avec indifférence; j'euſ: bien voulu les lui reprocher, ıais je trouvois que je me ven-eois encore mieux en lui laiſ-nt croire que mon change-ent n'avoit point de cauſe.

Mais, malgré mes résolutions, quelques mots qui m'échappèrent alloient m'attirer un éclaircissement, sans l'arrivée de mon frère. Il se jeta en entrant sur une chaise, comme un homme accablé de douleur. Mes inquiétudes n'étoient que très-bien fondées : Mon cher Gaveston, lui dit-il, le prince m'a envoyé chercher pour me charger de vous apprendre qu'il a été obligé de consentir à votre exil : il a résisté autant qu'il a pu ; il n'a cédé que dans la crainte d'augmenter par sa résistance la colère du roi ; il craint même que vous ne soyez arrêté ; il vous prie de passer sur les terres de France, où vous

ſerez à l'abri de la rage de vos ennemis. Hé ! que m'importe leur rage, répondit-il, mademoiſelle de Gloceſtre vient de me mettre au point de ne les plus craindre : la vie m'eſt odieuſe. Je ne fuirai point, comme veut le prince; j'irai au contraire me préſenter au roi; quelque irrité qu'il ſoit, il ne ſauroit me rendre plus miſérable que je le ſuis. La diſgrace de Gaveſton m'avoit changée en un moment; je ne le voyois plus coupable, je ne le voyois que malheureux, & le retenant comme il ſe diſpoſoit à ſortir : Non, non, lui dis-je, vous n'irez point, & ſi vous m'aimez, vous ferez tout

ce qu'il faut pour vous mettre en sûreté. Quoi ! s'écria-t-il, en se jetant de nouveau à mes pieds avec des transports de joie qu'il ne pouvoit contenir, vous vous intéressez encore à moi, vous ne voulez pas que je périsse ? grand dieu, que je suis heureux ! La joie le transportoit au point qu'il n'étoit plus maître de ses actions : il m'embrassoit les genoux, il baisoit mes mains, sans que je pusse l'en empêcher. J'avoue que ce moment fut aussi doux pour moi que pour lui : je ne contraignois plus mes sentimens, & bien loin de me reprocher ma tendresse, j'avois un plaisir vif à sentir que j'ai-

mois. Mon frère se désespéroit de ne pouvoir se faire écouter de Gaveston : il fallut que je fisse usage de mon pouvoir pour l'obliger à songer aux mesures qu'il y avoit à prendre. Nous convînmes qu'il falloit dire à madame de Surrey ce qui se passoit. Son amitié pour Gaveston, & plus encore sa haine pour le gouvernement nous assuroit son secours. Aussi entra-t-elle effectivement avec beaucoup de vivacité dans tout ce que lui & mon frère proposèrent : elle promit d'assurer la fuite de Gaveston. Ils convinrent qu'il passeroit le reste de la journée chez elle; qu'on n'y recevroit personne; & que

mon frère & un gentilhomme attaché à notre maison, en qui on pouvoit prendre confiance, le conduiroient à l'entrée de la nuit, au port où il trouveroit un vaisseau qui feroit voile dans le moment qu'il seroit embarqué.

Nous eûmes plusieurs occasions de nous parler jusqu'au moment qu'il partit. J'étois pressée alors de lui expliquer mes sujets de plaintes, non pas pour entendre ses justifications, il n'en avoit plus besoin, mais pour me justifier moi-même. Il me dit tout ce qu'il voulut, & je crus tout ce qu'il me dit.

La joie dont nos cœurs

étoient pleins ne nous laissa pas sentir toute l'amertume de notre séparation. Les mesures pour assurer sa fuite étoient d'ailleurs si bien prises, qu'il n'y avoit presque aucun lieu de craindre. Le plaisir de le voir suspendoit mes craintes; mais aussi-tôt que je l'eus perdu de vue, je ne vis que des périls & je vis tous ceux qui étoient possibles. Mon frère devoit venir nous rendre compte de ce qui se seroit passé: il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient partis, que je m'alarmois de ce qu'il n'étoit pas encore de retour; & quoique la nuit fût fort sombre, je me tenois à la fenêtre, & le plus

petit bruit me faisoit tressaillir. Je passai plusieurs heures dans cet état : chaque moment ajoutoit quelque chose à mes alarmes ; enfin mon frère parut, & me fit un signe dont nous étions convenus ; & comme il étoit trop tard pour entrer chez ma tante, il remit au lendemain à m'en dire davantage.

Ils avoient été arrêtés par le prince qui avoit voulu embrasser son favori avant de s'en séparer, & l'assurer lui-même qu'il partageroit un jour son pouvoir. ( Vous voyez qu'il lui a tenu parole. ) Mon frère me rendit compte de toute leur conversation : Gaveston l'en avoit prié, & l'avoit chargé de m'assurer

m'assurer qu'il ne souhaitoit cette fortune qu'on lui promettoit que pour être moins indigne de moi. J'avois été si occupée de ma joie & de ma crainte, que je n'avois presque pas pensé à la situation où j'étois avec le comte de Pembrock : d'ailleurs, quand on est bien plein d'un sentiment, on croit que tout ce qui le favorise sera aisé, sur-tout quand les difficultés ne sont pas présentes. Mais quand il fut question d'examiner avec mon frère la conduite que je devois tenir, nous nous y trouvâmes très-embarrassés par les espérances que je lui avois laissé concevoir. La franchise étoit

le ſeul parti honnête & le ſeul digne de moi : quoiqu'il pût être périlleux, je m'y déterminai ſans balancer. Cependant il étoit inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé; on lui avoit dit à la porte de madame de Surrey qu'elle n'y étoit pas, juſtement dans le moment que Gaveſton y entroit : on lui avoit fait dans la journée la même réponſe pluſieurs fois. Pour s'éclaircir, il avoit pris le parti de ſe tenir dans la rue, & comme mon frère & le gentilhomme attendoient un peu plus loin, il vit Gaveſton, aſſez avant dans la nuit, ſortir ſeul de la maiſon de madame de Surrey. Quelle vue pour un homme amou-

reux, à qui on avoit laissé prendre des espérances ! Il se crut trompé de la manière la plus outrageante ; & si, par respect pour lui-même, il ne se proposa pas de se venger, il se promit du moins de me faire sentir combien je lui paroissois différente de ce que je lui avois paru. Il vint le lendemain chez ma tante dans ces dispositions. Je crus m'apercevoir qu'il avoit quelque chose de fâcheux dans l'esprit, & je jugeai par la façon dont il me regardoit, que j'y avois part ; j'en fus déconcertée : j'étois embarrassée de ce que j'avois un peu de tort.

Le prince étoit chez ma

tante, en forte qu'il n'étoit pas possible de me parler en particulier fans être remarqué. Le comte de Pembrock, jufques-là plein de circonfpection, crut en être difpenfé : il vint fe mettre auprès de moi, & me regardant avec un fourire amer: Puis-je vous demander, Mademoifelle, me dit-il, fi Gavefton m'eft favorable, & s'il vous a confeillé de confentir à mon bonheur?

Ces paroles & le ton dont elles étoient accompagnées, firent difparoître les torts que je croyois avoir un moment auparavant, & me redonnèrent toute ma fierté. Je n'ai befoin des confeils de perfonne, lui

dis-je, Monsieur, pour vous prier de cesser de me rendre des soins qui seroient inutiles. Je vous obéirai, me répondit-il en se levant, mais mon rival se sentira peut-être quelque jour d'une vengeance qu'il m'est du moins permis de faire tomber sur lui : il sortit aussitôt. Mon frère qui étoit dans la chambre, comprit à ma rougeur une partie de ce qui venoit de se passer. Nous ne doutâmes point que le comte de Pembrock ne fût informé que Gaveston avoit passé tout un jour avec moi, & les domestiques que nous questionnâmes nous apprirent ce que je viens de vous dire. Je devois craindre

ſon reſſentiment, mais j'étois ſi contente du ſacrifice que je faiſois à Gaveſton ; j'imaginois tant de plaiſir à le lui écrire, que cette penſée m'occupoit toute entière, & ne laiſſoit place à aucune autre.

Le comte de Pembrock étoit véritablement amoureux ; il ſe repentit bientôt de ce qu'il avoit fait. L'abſence de Gaveſton diminuoit ſa jalouſie & réveilloit ſes eſpérances : il mit tout en œuvre pour m'appaiſer ; il employa ma ſœur : elle me parla pour lui, elle me peignit le déſeſpoir où il étoit de m'avoir déplu, mais je n'en fus point touchée ; de certaines offenſes ne ſe pardonnent qu'à un amant

aimé. Je priai ma sœur de ne plus se charger de pareilles commissions, & je lui fis si bien voir que je ne pouvois être heureuse en épousant le comte de Pembrock, qu'elle lui conseilla elle-même de n'y plus penser.

J'avois été si occupée du péril de Gaveston, de la joie de notre raccommodement, que je n'avois presque pas encore senti son absence; mais quand je n'eus plus rien à faire ni à craindre pour lui, je fus accablée de la pensée que je ne le verrois de long-tems. Je ne savois plus de quoi remplir mes jours; tout m'étoit insipide, ou indifférent : je n'avois

de consolation que celle de parler de lui à mon frère. Il nous écrivoit avec exactitude; je n'ai pas toujours été également contente de ses lettres : il y en a quelques-unes, où j'ai apperçu de la froideur. Je craignois alors quelques nouveaux traits de légèreté : mais comme les goûts qu'il avoit n'étoient pas apparemment de nature à l'attacher long-tems, de nouveaux témoignages de sa tendresse me rassuroient. Quelque occupé qu'il ait été à son retour de sa nouvelle faveur, il trouvoit le tems de me rendre des soins; mais il n'est plus le même depuis le voyage de Boulogne : le desir de plaire à la reine lui

a fait presque oublier qu'il m'a aimée, & que j'ai le malheur de l'aimer encore; il n'en est cependant point amoureux : la vanité seule a part à ses démarches. Je vois avec douleur que la vanité va le perdre. Le comte de Lancastre est son rival; Mortimer l'est aussi. Je crains la puissance du premier & l'artifice du second. Les grands sont déjà irrités : je vois des partis se former. Gaveston n'a pour sa défense que l'amitié du roi; mais ce prince n'a ni courage ni fermeté : il pleurera la perte de son favori, il n'aura pas la force de l'empêcher; & pour achever de m'accabler, je crains encore que l'amour

que le comte de Pembrock a pour moi ne lui donne un ennemi de plus. J'ai cru pendant long-tems que le dépit avoit éteint sa passion, & je crois qu'il l'a cru lui-même. Bien loin de me rendre des soins, il me fuyoit avec affectation, & il paroissoit plus prêt de me haïr que de m'aimer : mais depuis le voyage de Boulogne, il m'a paru qu'il cherchoit à me voir ; il a affecté, dans les tournois, de porter mes couleurs. Vous souvient-il de cet amour qui étoit peint sur son bouclier, son flambeau sur la bouche, avec ces paroles : *Je me nourris de mes feux* ; je crains bien qu'il n'ait voulu me

faire entendre par-là que sa passion est toujours la même.

En vérité, dit madame d'Hereford, quand mademoiselle de Glocestre eut cessé de parler, vous me donnez tant de colère contre Gaveston, & il me paroît d'ailleurs si ennemi de sa fortune, que je ne saurois le plaindre.

Hélas, ma soeur, reprit-elle, ne vous joignez point à ses ennemis : il est vrai que la fortune a fait quelque changement en lui ; mais quelle vertu n'auroit-il pas fallu avoir pour soutenir d'un esprit égal une si prompte élévation ! ne lui faites point un crime d'être ce que tout autre seroit comme

lui. Plus vous le justifiez, répondit madame d'Hereford, plus il me paroît coupable d'avoir manqué à une personne de votre caractère. C'est encore, répliqua mademoiselle de Glocestre, la faute du préjugé établi : les hommes se sont persuadés que l'amour ne les oblige pas à une probité si exacte ; & d'ailleurs ils ne se croient obligés qu'à la fidélité du cœur.

*Fin du premier Livre.*



## LIVRE SECOND.

Les alarmes de mademoiselle de Gloceſtre n'étoient que trop bien fondées : les ennemis du comte de Cornouaille ſe multiplioient tous les jours, & il en accrut le nombre par la magnificence qu'il affecta de montrer aux tournois qui ſe firent deux jours après le couronnement. Le prince Louis, qui avoit accompagné la reine ſa ſœur en Angleterre, en avoit fourni le deſſein : il s'agiſſoit de décider par les armes qui l'emportoit pour la beauté, des françoiſes ou des angloiſes. Le duc de Lancaſtre & les comtes

de Cornouaille & de Glocestre soutenoient la beauté des françoises ; le prince Louis, les comtes d'Arondel & de Pembrock s'étoient chargés de la défense des angloises ; ils devoient courir d'abord les uns contre les autres, & ensuite contre tous venans.

Ces six chevaliers avoient chacun leurs raisons particulières pour le parti où ils s'étoient engagés ; le seul comte de Glocestre y avoit été entraîné par sa complaisance pour le comte de Cornouaille.

Le jour qui précéda celui qui étoit marqué pour le tournoi, toute la cour étoit chez la reine ; & la fête du lende-

main faisoit le sujet de la conversation.

Je sens, dit cette princesse au duc de Lancastre, tout le prix de votre complaisance : vous voulez, par égard pour moi, prendre part à des amusemens qui doivent paroître bien frivoles à un homme aussi sage que vous. Les choses où vous prenez quelque part, Madame, lui dit-il, cessent d'être frivoles pour moi ; & je renoncerois à cette sagesse dont votre majesté me flatte, si elle me parloit un autre langage. Ce discours pouvoit être une simple galanterie, mais la reine ne s'y méprit pas. La conquête du duc de Lancastre étoit de celles

qu'une femme du caractère d'Isabelle ne pouvoit négliger. Je suis bien aise, répondit-elle au duc, en le regardant de la manière la plus séduisante, que votre raison soit dans mes intérêts ; & examinant des bijoux qu'on lui apportoit pour les prix qu'elle devoit donner : Je vais, ajouta-t-elle, choisir ce que j'aurai le plaisir de vous donner demain. Après en avoir pris plusieurs, elle ordonna au comte de Glocestre de porter à mademoiselle de Glocestre, qui n'étoit pas à la cour ce soir-là, ceux qui étoient destinés pour les chevaliers des angloises, & que mademoiselle de Glocestre devoit donner.

Elle

Elle étoit seule dans sa chambre, la tête appuyée sur une de ses mains, tenant une lettre qu'elle mouilloit de quelques larmes. Que vois-je ! lui dit le comte de Glocestre, vous pleurez ? le comte de Cornouaille peut-il vous écrire quelque chose qui vous afflige ? Hélas, répliqua-t-elle, cette lettre est du comte de Pembrock : pourquoi faut-il que je lui aie inspiré ce que je n'ai pu inspirer au comte de Cornouaille, & ce que je voudrois n'inspirer qu'à lui. Vous êtes blessée, dit le comte de Glocestre, du parti qu'il a pris dans le tournoi ; mais c'est une galanterie qui ne tire point à

conſéquence. Tout eſt de conſéquence quand on aime, répliqua mademoiſelle de Gloceſtre; pourquoi du moins ne cherche-t il pas à me tromper? Que ne vient-il me dire même de mauvaiſes raiſons? il craint mes reproches, & il ne craint pas ma douleur. Le comte de Gloceſtre perſuadé de la ſincérité des ſentimens de ſon ami fit de ſon mieux pour l'excuſer: il s'acquitta enſuite de la commiſſion de la reine. Je ne puis, lui dit-elle, m'en charger; je vous avoue que je n'ai ni la force de voir le comte de Cornouaille recevoir un prix des mains de la reine, ni celle de m'expoſer à en donner à un autre

qu'à lui ; mais monſieur de Gloceſtre combattit la répugnance de ſa ſœur par des raiſons de bienſéance auxquelles elle fut obligée de ſe rendre.

Elle parut le lendemain dans le lieu deſtiné pour les courſes, ſur un balcon qu'on avoit placé à côté de celui de la reine ; & malgré ſa triſteſſe, elle étoit d'une beauté qui décidoit du moins la queſtion entr'elle & cette princeſſe. La franchiſe avoit été promiſe à tous ceux qui voudroient combattre, enſorte que beaucoup de françois avoient paſſé la mer pour faire preuve de leur adreſſe & de leur galanterie.

Après les fanfares accoutu-

mées, le prince Louis & le duc de Lancastre commencèrent à courir l'un contre l'autre avec assez d'égalité; les comtes de Glocestre & d'Arondel leur succédèrent, & firent admirer leur bonne grace & leur adresse. Mylord Pembrock & le comte de Cornouaille parurent ensuite.

Mais avant que de commencer, ils s'avancèrent tous deux comme de concert au milieu de la carrière. Ce n'est pas la beauté des dames angloises en général qui m'oblige à combattre, dit mylord Pembrock, mais je soutiens qu'il n'est rien de si parfait que mademoiselle de Glocestre.

Il ne s'agit pas toujours, répliqua le comte de Cornouaille, d'avoir une cause juste, il faut encore savoir la défendre, & nous allons voir qui de vous ou de moi s'en acquitte le mieux.

L'amour & la fortune favorisoient également le comte de Cornouaille; il remporta tout l'avantage de cette course. Celui que mylord Pembrock obtint ensuite contre plusieurs chevaliers ne le dédommagea pas, & ce ne fut qu'avec une confusion mêlée de dépit, qu'il alla recevoir un prix des mains de mademoiselle de Glocestre. Le jour étoit près de finir quand il parut à la barrière un che-

valier couvert d'armes noires, qui défia le duc de Lancastre. Les juges du camp ne vouloient plus permettre de combat, mais le duc de Lancastre s'avança tout fièrement contre son adversaire : tout vaillant qu'il étoit, il ne put soutenir l'impétuosité du chevalier noir; il fut renversé & tomba entre les pieds des chevaux ; le chevalier descendit aussi-tôt du sien, & s'approchant du duc de Lancastre : Releve-toi, lui dit-il, & viens, si tu le peux ; l'épée à la main, défendre toutes tes injustices. La voix de celui qui parloit n'étoit que trop connue au duc. Oui, dit-il, en se relevant avec fureur,

quoique je dusse t'abandonner à la rigueur des loix, je ne dédaignerai pas de te punir moi-même. Il se commença alors entr'eux un combat où la rage étoit seule consultée ; bientôt les armes de l'un & de l'autre rougirent de leur sang, & il auroit peut-être été funeste à tous les deux, si le roi n'avoit promptement ordonné qu'on les séparât. Le comte de Warwick, un des juges du camp, attaché au duc de Lancastre, s'avança des premiers : il vouloit qu'on s'assurât du chevalier aux armes noires ; mais le comte de Glocestre, charmé de la valeur de ce brave inconnu, réclama

pour lui la franchiſe promiſe à tous ceux qui voudroient combattre; & pour empêcher qu'on ne lui fît inſulte, il le fit accompagner par deux gentilshommes de ſa ſuite.

Le combat du comte de Cornouaille & du chevalier à la panache couleur de feu, n'étoit guère moins animé; ils fournirent leur carrière avec aſſez d'égalité, mais cette égalité ne les ſatisfaiſoit ni l'un ni l'autre. Ils voulurent encore rompre quelque lance, & la victoire après avoir été quelque tems incertaine, ſe déclara pour le comte de Cornouaille.

La fortune te favoriſe, lui dit l'inconnu, mais mon courage

rage me vengera dans une occasion plus sérieuse d'un avantage que tu ne dois aujourd'hui qu'à ta seule adresse. Il s'éloigna après avoir prononcé ces mots, & sortit de la barrière avec tant de vîtesse, qu'on l'eut bientôt perdu de vue.

Tandis que le comte de Warwick faisoit conduire le duc de Lancastre chez lui, & que monsieur de Cornouaille répondoit aux questions du roi & de la reine sur l'inconnu qu'il venoit de combattre, mademoiselle de Glocestre étoit occupée des plus tristes réflexions.

Mortimer n'avoit pu se dé-

guiser à des yeux que l'intérêt d'un amant aimé rendoit encore plus clairvoyans : elle l'avoit reconnu pour celui qui venoit de défier le comte de Cornouaille. La honte de sa défaite alloit encore augmenter sa haine pour le favori, & cette haine n'étoit que trop redoutable par le caractère de Mortimer & ses liaisons avec tous les ennemis du comte de Cornouaille.

Un souper & un bal chez la reine devoient terminer les plaisirs de cette journée; mais cette princesse, attentive à ménager le duc de Lancastre, ne voulut permettre aucun plaisir dans un tems où les blessures qu'il venoit de rece-

voir pouvoient mettre sa vie en danger : elles étoient graves, & les maux de l'esprit étoient encore au-dessus de ceux du corps. Cette aventure pouvoit donner connoissance de ce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher : d'ailleurs, quelle honte d'avoir été vaincu aux yeux de la reine ! comment paroître devant elle ? comment répondre aux questions qu'on ne manqueroit pas de lui faire ? quel moyen prendre pour empêcher l'inconnu de rester en Angleterre & de tenter quelque entreprise. L'impossibilité où il étoit d'agir par lui-même l'obligea de se confier au comte de Warwick, qui étoit resté auprès.

de lui. Je crois, lui dit-il; pouvoir compter absolument sur vous, j'ai besoin de votre secours & de votre discrétion: il est important pour mon repos & même pour mon honneur de savoir en quel lieu s'est retiré celui qui m'a blessé, & s'il étoit possible de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce que j'aie consulté avec vous ce que je dois faire. Le comte de Warwick, infiniment sensible à la confiance du duc de Lancastre, l'assura de son zèle & le quitta pour exécuter ses ordres. Cependant le comte de Cornouaille, qui n'avoit presque point vu mademoiselle de Glocestre depuis son retour de

Boulogne, alla le lendemain chez elle. Les avantages qu'il avoit remportés, sur-tout contre le comte de Pembrock, lui donnèrent un air de satisfaction dont elle ne put s'empêcher d'être blessée. Il me semble, lui dit-elle, que ce n'est pas ici que vous devez apporter la joie de vos triomphes. Et pourquoi, Mademoiselle, lui répliqua-t-il, ne vous montrerois-je pas cette joie, puisque vous en êtes l'objet? Le desir de paroître seul digne de vous adorer a redoublé mon adresse, & c'est à ce desir que je dois le plaisir sensible d'avoir appris au comte de Pembrock qu'il n'appartenoit qu'à moi

de vous défendre. Vous aviez apparemment le même dessein, lui dit-elle, quand vous avez combattu l'inconnu ; il m'a même paru que vous apportiez plus de soin pour obtenir cette dernière victoire. J'ai été attaqué avec tant d'ardeur, dit le comte de Cornouaille, qu'il falloit ou succomber ou employer pour vaincre tout ce que j'ai de force. Avouez, lui dit-elle, que si vous avez été flatté de triompher à mes yeux de monsieur de Pembrock, vous l'avez été encore davantage des triomphes que vous avez remportés aux yeux de la reine. Je prévois, ajouta-t-elle, les malheurs que vous

vous préparez : que ne pouviez-vous oublier dans ce moment l'intérêt que je prends à vous !

Ce n'eſt point vos conſeils, Mademoiſelle, répondit-il, que je veux ſuivre, c'eſt vos ordres que je veux exécuter : preſcrivez-moi la conduite que je dois tenir, & comptez ſur ma ſoumiſſion.

Le plaiſir de trouver un amant aimé tel qu'on le deſire, eſt trop ſenſible pour ne pas s'y abandonner. Mademoiſelle de Gloceſtre en crut les proteſtations du comte de Cornouaille : ils concertèrent la manière dont il devoit ſe conduire avec la reine. Le comte

avoua qu'il lui avoit parlé & qu'il en avoit été écouté favorablement.

Elle vous aime, dit mademoiselle de Glocestre, & voilà ce qui m'alarmoit. Je ne vous reproche point ce que vous avez fait contre moi, mais je ne puis vous pardonner ce que vous faites contre vous. La reine vous haïra si-tôt qu'elle ne se croira plus aimée. Conduisez-vous de façon qu'elle ne puisse se plaindre, & songez qu'il en coûtera moins à mon cœur de soupçonner votre fidélité que d'avoir à craindre pour vous.

Le comte de Cornouaille aimoit véritablement made-

moiſelle de Gloceſtre ; & quoiqu'il ne fût que trop ſouvent entraîné par ſes légèretés, il n'y avoit aucun moment dans ſa vie où il n'eût tout ſacrifié pour elle. La bonté & la douceur de cette belle perſonne le pénétrèrent d'amour & de reconnoiſſance : il employa, pour lui marquer l'un & l'autre, toutes ces expreſſions que le cœur fournit ſi bien quand il eſt véritablement touché, & que lui ſeul peut bien fournir.

Le prince Louis, qui avoit reçu pluſieurs prix des mains de mademoiſelle de Gloceſtre, vint lui rendre viſite : il avoit conçu le deſſein de lui plaire,

& c'étoit dans cette vue qu'il avoit eu l'idée du tournoi. Nous vous devons beaucoup, lui dit-il, Mademoiſelle, de ne vous être pas montrée hier auſſi belle qu'aujourd'hui. Aucun chevalier des dames françoiſes n'auroit eu l'audace de combattre, & j'aurois été privé de la gloire d'être récompenſé par les plus belles mains du monde.

Le prince Louis prenoit mal ſon tems pour faire écouter ſes diſcours. Mademoiſelle de Glocestre étoit contente de ſon amant, elle croyoit en être aimée, & cette ſituation ajoutoit encore à l'éloignement naturel qu'elle avoit pour toute

coquetterie. Aussi répondit-elle au prince avec un respect si froid qu'il n'eut pas la hardiesse de continuer ; il la suivit chez la reine, & s'il ne lui parla pas, il tâcha du moins par ses empressemens de lui faire entendre ce qu'il n'osoit lui dire. Le comte de Cornouaille qui n'avoit point vu la reine depuis les courses, parut devant elle avec cet air de confiance que le succès donne toujours.

La reine chercha à lui dire des choses obligeantes sur ce qui s'étoit passé la veille. Il y répondit avec cette grace qui accompagnoit toutes ses actions. Isabelle vouloit être ai-

mée, elle crut l'être, & son inclination pour le comte de Cornouaille en devint plus forte.

Le roi, qui revenoit de chez le duc de Lancastre, parla beaucoup de l'inconnu aux armes noires, & vouloit chercher à deviner qui il étoit. Je n'ai point remarqué, dit la reine, qu'il y eut de la singularité dans ses armes.

Mortimer, qui étoit derrière son fauteuil, déseſpéré de la façon dont elle venoit de traiter le comte de Cornouaille, ne fut pas maître de sa jalousie, & s'approchant de son oreille: Hé, Madame, lui dit il, votre majesté a-t-elle vu quelque

chose que l'heureux Gaveston? Il sortit sans attendre la réponse, & laissa la reine plus étonnée qu'offensée de sa hardiesse; il fut traité quand il se présenta devant elle aussi favorablement qu'il l'avoit toujours été.

Le comte de Warwick qui s'étoit acquitté des ordres qu'il avoit reçus du duc de Lancastre, avoit su que l'inconnu avoit été accompagné par deux gentilshommes du comte de Glocestre, & qu'il étoit actuellement chez le comte de Cornouaille.

Monsieur de Lancastre n'avoit pas besoin de ce nouveau motif pour haïr le comte de Cornouaille. Que n'osera point

cet audacieux favori, difoit-il au comte de Warwick, puifqu'il ofe prendre ouvertement la défenfe de mon ennemi ? Ne doutez pas que lui & Glocestre n'aient quelque projet qu'il eft important à la sûreté publique de découvrir. Je vous charge de ce foin, & vous connoîtrez combien il eft néceffaire de traverfer les liaifons de ces deux hommes & de l'inconnu, quand je vous aurai confié les raifons que j'ai pour la craindre.

Le duc de Lancaftre, accoutumé à n'exercer la générofité que pour fervir fon ambition, ne jugeoit pas mieux des comtes de Cornouaille & de Glo-

ceſtre. Cependant cette généroſité qu'il étoit ſi éloigné de comprendre, avoit été le ſeul motif de l'aſyle que monſieur de Cornouaille accordoit à l'inconnu. Ces deux gentilshommes du comte de Glocestre, chargés de le conduire, s'étoient apperçus que le ſang qu'il perdoit l'alloit faire tomber en foibleſſe. Ils n'héſitèrent pas à le faire porter chez le comte de Cornouaille, dont la maiſon étoit près du lieu où ils étoient. On mit le bleſſé dans un appartement ; les chirurgiens qui furent promptement appellés, déclarèrent que la perte du ſang avoit été ſi conſidérable que, quoique les bleſſures

fussent légères, on ne pouvoit, sans exposer sa vie, le transporter ailleurs.

Pendant les premiers jours, les comtes de Glocestre & de Cornouaille se contentèrent de s'informer de ses nouvelles, & ne cherchèrent point à le voir. Mais aussi-tôt que l'inconnu fut en état de sortir de sa chambre, il leur fit demander la permission de les remercier; il s'acquitta de ce devoir d'un air si noble, qu'il augmenta l'envie qu'ils avoient déjà de le connoître.

Si on jugeoit des choses par ce qu'elles sont effectivement, lui dit le comte de Glocestre, c'est monsieur de Cornouaille

moi qui vous devrions des
merciemens de nous avoir
onné occasion de servir un
ussi brave homme que vous;
si nous ne craignions, ajouta
e comte de Cornouaille, d'ê-
re indiscrets, nous vous sup-
lierions de vous faire con-
noître plus particulièrement à
nous. Les raisons que j'ai
de me cacher, répondit l'in-
connu, disparoissent quand
il s'agit de vous prouver mon
obéissance. Je me trouve même
heureux que la curiosité que
vous daignez avoir, me donne
lieu de vous marquer par ma
confiance une reconnoissance
dont apparemment je ne pour-
rai jamais vous donner d'autres

marques. Je ſuis de la maiſon de..... une des plus illuſtres de Normandie, & qui a eu l'avantage de s'allier pluſieurs fois à ſes ſouverains : mon père attaché à ſes premiers maîtres, ne vit qu'avec chagrin notre province réunie à la monarchie françoiſe ; il conſerva toujours ſon attachement pour les rois d'Angleterre. Mon père élevé dans les mêmes ſentimens dédaigna long-tems de ſe montrer à la cour de France, perſuadé d'ailleurs qu'un nom comme le ſien, ſoutenu de beaucoup de mérite, lui ſuffiſoit. Une charge conſidérable qui étoit à ſa bienſéance vint à vaquer, il la demanda avec la fierté

d'un homme qui sent ses avantages; mais les ministres sont ordinairement plus attentifs à mettre dans les places ceux qui conviennent à leur politique, que ceux qui conviendroient aux places. Mon père fut refusé, & se retira chez lui avec un mécontentement qu'il n'eut pas soin de dissimuler.

Une révolte qui arriva à Rouen au sujet d'un nouvel impôt qu'on vouloit y établir, fournit aux ennemis de monsieur de . . . . . le prétexte dont ils avoient besoin pour le perdre : il fut accusé d'avoir des intelligences avec le roi d'Angleterre, & d'avoir, de concert avec le prince, fomenté la

révolte. On lui fit son procès; & il porta sa tête sur un échafaud, bien moins pour expier un crime qui n'a jamais été bien éclairci, que pour délivrer les ministres d'un homme que son mérite leur rendoit redoutable. Mon extrême jeunesse me déroba la connoissance de mon malheur. Ma mère ne survécut à mon père que de quelques mois : elle chargea, en mourant, mon grand-père maternel de mon éducation. Tous les biens de notre maison avoient été confisqués, & le peu qu'on en put sauver fut remis à mon grand-père. Les hommes sont bien plus glorieux de porter

un nom illustre qu'ils ne sont humiliés des taches que le crime a attachées à ces noms : aussi ne me fit-on quitter le mien que parce qu'il étoit odieux à la cour & qu'il étoit devenu une exclusion à la fortune. Je pris celui de Saint-Martin, & je ne parus dans le monde que comme un simple gentilhomme : mais la connoissance de ce que j'aurois dû être me faisoit souffrir de ce que j'étois. Les progrès que je faisois dans toutes les choses qu'on m'enseignoit firent naître pour moi, dans le cœur de mon grand-père, une ambition qu'il n'avoit jamais eue pour lui-même : il espéra que je rétablirois notre

maiſon dans ſon ancien luſtre. Comme le malheur de mon père avoit été principalement fondé ſur ſes liaiſons avec le roi Edouard, il jugea que c'étoit à la cour de ce prince que je devois tenter la fortune. Je fus envoyé à Londres à l'âge de vingt ans & adreſſé à mylord Laſcy, à qui j'appartenois, & qui ſe faiſoit honneur de tirer ſon origine de notre maiſon. Je l'inſtruiſis de ma véritable condition; je le priai de me faire obtenir de l'emploi à la guerre, & d'attendre pour me faire connoître, que j'euſſe acquis quelque réputation. Mylord Laſcy me reçut comme un homme dont l'alliance l'hono-

roit, & ne voulut pas permettre que je logeasse ailleurs que chez lui. A l'égard de l'emploi que je demandois, il n'étoit pas à portée de l'obtenir. Le roi Edouard qui avoit reconnu en lui une ambition démesurée, l'avoit toujours écarté des affaires, & en avoit fait par-là un républicain zélé. Sous prétexte de maintenir la liberté, mylord Lascy satisfaisoit sa jalousie contre ceux qui obtenoient dans le gouvernement une place qu'il auroit voulu occuper. Le duc de Lancastre, à qui il avoit reconnu des inclinations pareilles aux siennes, lui avoit paru propre à être chef d'un parti. Dans cette

vue, il s'étoit attaché à lui, lui avoit promis sa fille, qui étoit le plus grand parti d'Angleterre, & fondoit sur cette alliance les plus grandes espérances pour l'avenir.

Mademoiselle de Lascy n'avoit encore que douze ans; elle étoit élevée chez son père. Je ne vis d'abord en elle qu'un enfant qui avoit des graces & des agrémens de son âge; & si mylord Lascy ne m'avoit engagé à lui enseigner quelques airs françois qu'elle avoit envie d'apprendre, je l'aurois vue long-tems sans péril : mais ce fut l'habitude de la voir, la familiarité qui naît insensiblement de cette habitude, qui me

me perdit. Je fus assez long-temps à me tromper moi-même; je ne me croyois pas amoureux, parce que je ne voulois pas l'être; mais mon indifférence pour toutes les autres femmes, le plaisir que je trouvois auprès de mademoiselle de Lascy, celui de lui donner des leçons, celui de les lui faire répéter mille fois, me firent connoître malgré moi ce que je voulois me dissimuler. Tout ce que la raison & la reconnoissance peut faire penser, se présenta à mon esprit: je ne me flattai point sur une passion dont je voyois la folie, & qui répugnoit en quelque sorte à l'exacte probité. C'étoit

violer l'asyle que mylord Lascy m'avoit donné, que d'être amoureux de sa fille : je résolus donc de mettre tout en usage pour me guérir. Le remède le plus efficace, & apparemment le seul, auroit été de m'éloigner; mais je contai plus que je ne devois sur ma raison : au lieu de fuir mademoiselle de Lascy, je crus en faire assez de ne la voir que dans le tems où j'y étois indispensablement obligé. Mademoiselle de Lancastre, quoique plus âgée que mademoiselle de Lascy, la voyoit souvent : elle m'avoit rencontré plusieurs fois, & m'avoit beaucoup mieux traité que n'auroit dû l'être un homme

tel que je le paroiſſois. Ses bontés me firent naître la penſée de la voir chez elle, afin de me donner une occupation qui me contraignît à m'éloigner de mademoiſelle de Laſcy.

Mademoiſelle de Lancaſtre n'étoit pas propre à faire une diverſion dans mon cœur : au lieu de ces graces ſimples & naïves de mademoiſelle de Laſcy, mademoiſelle de Lancaſtre ne faiſoit rien qui ne fût le fruit d'une étude profonde ; elle étoit fière & dédaigneuſe pour l'honneur de ſa beauté, mais cette fierté ne ſe faiſoit ſentir qu'à ceux qui lui étoient ſoumis ; elle employoit pour ſe faire aimer tout ce que la

coquetterie peut avoir de plus séduisant. Je ne fus pas jugé indigne d'augmenter son empire; elle eut pour moi des attentions que la passion que j'avois dans le cœur rendoit inutiles & m'empêchoit même de remarquer. Depuis que je connoissois mes sentimens pour mademoiselle de Lascy, j'étois plus sérieux & plus réservé avec elle : elle s'en apperçut. D'où vient, me dit-elle un jour avec un air chagrin où j'appercevois pourtant beaucoup de douceur, que vous ne m'appellez plus votre écolière? Je n'ose aussi vous dire mon maître, & j'en suis fâchée : car j'aimois à vous donner ce

nom. Un ſentiment ſi tendre qu'elle ne me découvrit que parce qu'elle ne le connoiſſoit pas elle-même, me pénétra du plaiſir le plus ſenſible que j'aie peut-être goûté dans ma vie. Je fus prêt de me jeter à ſes pieds, & de lui dire que je l'adorois ; mais le reſpect que j'avois pour elle m'arrêta : je trouvai que je me rendrois indigne de ſes bontés, ſi j'en abuſois au point de lui déclarer une paſſion qu'elle ne devoit pas écouter.

Je ne ſais cependant ſi j'aurois pu contenir ma joie, ſi monſieur de Lancaſtre n'étoit venu interrompre notre converſation. Mademoiſelle de Laſ-

cy le reçut avec tant de marques de froideur, que malgré celle qu'il avoit lui-même pour elle, il en fut bleſſé. Mylord Laſcy, à qui il s'en plaignit & dont le caractère étoit dur & impérieux, parla à ſa fille en maître qui veut être obéi. Je ne vous demande point, lui dit-il, ſi vous avez de l'inclination pour le duc de Lancaſtre ; il lui ſuffit auſſi-bien qu'à moi, que vous ſoyez inſtruite de vos devoirs. Ce devoir demande que vous vous occupiez de lui plaire : ſongez-y, & tâchez de mériter l'honneur qu'il veut vous faire.

Mademoiſelle de Laſcy, jeune & timide, ne répondit à

son père que par des pleurs qu'il ne daigna pas même remarquer.

Pendant qu'elle étoit dans l'appartement de son père, j'étois dans le mien occupé de mille réflexions. Je sentois que cette passion que je voulois combattre devenoit tous les jours plus forte; la disposition que j'avois cru appercevoir dans mademoiselle de Lascy étoit encore une nouvelle raison pour m'éloigner. Je la rendrois malheureuse, j'empoisonnerois sa vie; & quelque flatteur, quelque doux que fût pour moi le plaisir de la trouver sensible, je ne devois pas l'acheter au prix de tout son bonheur. Je résolus

de parler à mylord Lascy, pour le presser de me mettre à portée de me faire connoître. Quoique je n'eusse aucune espérance, le dessein de rétablir ma fortune & l'honneur de notre maison étoit plus vif dans mon cœur; il me sembloit que je devois à mademoiselle de Lascy qu'elle pût du moins se souvenir sans honte des bontés qu'elle avoit eues pour moi. J'entrai dans l'appartement de son père, dans le moment qu'elle en sortoit: il me conta ce qu'il venoit de lui dire: Elle paroît avoir de l'amitié pour vous, ajouta-t-il, elle écoutera vos conseils. Il ne s'agit pas pour elle du choix d'un

mari, ce choix eſt fait & ne peut ſe changer. Vous trouverez vous-même dans l'alliance du duc de Lancaſtre des ſecours pour relever votre maiſon : il ne voudra pas laiſſer dans l'obſcurité un homme qui lui appartiendra d'auſſi près, & pour lequel il a déjà de l'eſtime.

Je ne veux point devoir à cette conſidération, lui dis-je, Mylord, l'amitié du duc de Lancaſtre. Daignez vous ſouvenir des eſpérances que vous m'avez données, & mettez-moi à portée de mériter ſon eſtime & la vôtre. Je vis dans une obſcurité dont je ſuis honteux, & qui n'eſt pas pardonnable à un homme qui

n'a rien à attendre que de son courage. Monsieur de Lascy loua ma résolution, & me proposa de suivre le duc de Lancastre à la guerre d'Ecosse, où le roi lui donnoit un corps de troupes à commander.

J'avois de la répugnance à m'attacher au duc de Lancastre, mais j'avois encore plus de desir de sortir de mon obscurité.

J'acceptai le parti que mylord Lascy me proposoit. Il me présenta le même jour au duc de Lancastre, & pour l'obliger à plus d'égards, il lui dit ma véritable condition.

Je ne vis mademoiselle de Lascy que le lendemain; je la trouvai triste; il paroissoit à

ses yeux qu'elle avoit pleuré. Elle n'avoit auprès d'elle qu'une femme qui l'avoit élevée, & qui avoit sur elle l'autorité d'une mère. Venez, me dit cette femme, dès que j'entrai, m'aider à consoler Mademoiselle, de ce qu'elle sera la seconde dame d'Angleterre. Je ne me soucie point, répondit mademoiselle de Lascy, de toutes les grandeurs avec le duc de Lancastre; on me dit qu'il faudroit l'aimer s'il étoit mon mari, & je ne l'aimerai jamais. Mais, répondit madame Ilde, (c'est le nom de cette femme) vous n'aviez point autrefois cet éloignement pour lui. Je croyois, dit mademoi-

ſelle de Laſcy, que tous les hommes lui reſſembloient. J'avois écouté juſques-là, ſans prendre part à la converſation. Par un ſentiment de probité, & un peu auſſi pour ne pas me rendre ſuſpect, je voulus dire quelque choſe en faveur du duc de Lancaſtre; mais mademoiſelle de Laſcy m'arrêta au premier mot. Quoi, me dit-elle, vous êtes auſſi pour lui? eſt-ce que vous voulez que je l'aime? Ces marques ſi naturelles de l'inclination que mademoiſelle de Laſcy avoit pour moi, auroient fait tout mon bonheur, ſi j'avois pu m'y livrer; mais le plaiſir que je ſentois étoit em-

poisonné par l'idée que je la rendrois malheureuse.

Quelques jours avant notre départ, mademoiselle de Lancastre vint la voir; j'étois dans sa chambre avec quelques personnes : on parla de la guerre d'Ecosse; mademoiselle de Lascy brodoit une écharpe, & paroissoit appliquée à son ouvrage. Vous voilà bien occupée, lui dit mademoiselle de Lancastre? je vous demande cette écharpe pour mon frère, elle lui portera bonheur; mais il faut pour que le charme soit entier, ajouta-t-elle en riant, que vous fassiez aussi des vœux pour lui. Mademoiselle de Lascy, embarrassée, & d'un ton

d'enfant, répondit que son ouvrage n'étoit pas achevé ; quelqu'un qui survint fit changer la conversation. J'allai prendre congé de mademoiselle de Lancastre, la veille de notre départ: Elle me dit beaucoup de choses flatteuses sur la joie qu'elle avoit de me voir attaché au duc de Lancastre, & sur la peine que lui faisoit mon éloignement. Il me parut encore qu'elle vouloit que j'en entendisse plus qu'elle ne m'en disoit. Comme je sortois de son appartement, une de ses femmes me donna de sa part une écharpe magnifique, & ajouta que mademoiselle de Lancastre remplissoit les

conditions qu'elle avoit elle-même imposées pour que ce présent ne me fût pas inutile. Je me trouvai heureux de ce que la bienséance ne me permettoit pas de la voir. On remercie toujours de mauvaise grace une belle qui vous a fait une galanterie, quand on n'a que du respect pour elle.

Il falloit aussi que je prisse congé de mademoiselle de Lascy : j'aurois dû éviter de la trouver seule, mais l'effort que je me faisois de m'arracher d'auprès d'elle, avoit épuisé ma raison, & je ne pus me refuser le plaisir de la voir encore une fois sans témoin.

Je vous attendois, me dit-elle auſſi-tôt qu'elle me vit. J'ai travaillé toute la nuit pour finir l'écharpe que mademoiſelle de Lancaſtre vouloit que je donnaſſe à ſon frère. C'eſt à vous que je la donne; auſſi-bien ne portera-t-elle pas bonheur au duc de Lancaſtre.

Quelle différence de ce préſent à celui que je venois de recevoir! avec quelle joie je le reçus! je ne fus pas maître de mon tranſport, eh! qui auroit pu l'être à ma place? Je me jettai aux genoux de mademoiſelle de Laſcy, je lui pris la main que je lui baiſai mille fois. Vos bontés, lui dis-je, me rendent le plus malheureux

reux de tous les hommes. La vivacité avec laquelle je lui baisois la main, l'air avec lequel je lui parlois, la fit rougir, sans qu'elle sût pourquoi elle rougissoit : elle me dit encore mille choses que je ne devois qu'à son extrême ignorance ; mais cette ignorance qui m'étoit si favorable, l'empêchoit aussi de m'entendre ; & quoique je ne voulusse pas lui dire que je l'aimois, j'étois pourtant désespéré qu'elle ignorât mes sentimens.

Nous allâmes joindre l armée sur les frontières d'Ecosse ; j'eus le bonheur, dès la première campagne, de faire une action qui m'attira quelqu'estime, &

dans la ſuite je ſoutins avec aſſez d'avantage la réputation que je m'étois acquiſe : je ſauvai la vie à mylord Laſcy, & je dégageai preſque ſeul le duc de Lancaſtre d'un gros d'ennemis dont il s'étoit laiſſé envelopper. Le roi qui en fut inſtruit, voulut me voir ; je lui fus préſenté. Ce prince ne ſe borna pas à donner des éloges ſtériles à ma valeur, il me confia le commandement d'un poſte important : le moment me parut favorable pour me faire connoître ſous mon véritable nom ; mais mylord Laſcy, à qui je le propoſai, me dit que dans le deſſein où Édouard étoit de s'allier avec

la France, la connoiſſance de ce que j'avois fait nuiroit plus à ma fortune qu'elle ne l'avanceroit ; qu'il falloit attendre quelque circonſtance favorable ; que j'avois rendu le nom de Saint-Martin aſſez recommandable pour que je le puſſe porter encore quelque tems ſans impatience. Je me rendis aux raiſons de monſieur de Laſcy ; nous reſtâmes plus de deux ans en Ecoſſe où le duc de Lancaſtre commandoit. Les réflexions, les ſoins dont j'étois chargé, le deſir de la gloire avoient un peu affoibli l'idée de mademoiſelle de Laſcy ; je me repréſentois ſans ceſſe pour affermir ma

raiſon, qu'elle épouſeroit le duc de Lancaſtre; que quoique mylord Laſcy me dût la vie, il ne renonceroit pas, en ma faveur, à une alliance ſur laquelle il avoit des eſpérances qui rempliſſoient ſon ambition; que mademoiſelle de Laſcy étoit ſi jeune quand je l'avois quittée, qu'elle ne ſe ſouviendroit pas même de l'inclination qu'elle m'avoit marquée, ou que ſi elle s'en ſouvenoit, ce ſeroit peut-être pour ſe la reprocher. Muni de toutes ces réflexions, je pris le chemin de Londres; mais les premiers regards de mademoiſelle de Laſcy me redonnèrent tout mon amour; ſa



beauté, son esprit & sa raison avoient acquis alors leur perfection ; ce n'étoit plus cet enfant dont les discours & les actions ne tiroient pas à conséquence. La bienséance la plus scrupuleuse régloit toutes ses démarches ; ces petites libertés, ces préférences flatteuses dont j'avois joui auparavant, me furent retranchées. La douleur que j'en eus me fit sentir combien j'étois amoureux, je désirois de parler à mademoiselle de Lascy sans être d'accord avec moi-même de ce que je voulois lui dire. Il me parut qu'elle m'évitoit ; & je n'en fus que plus pressé de chercher à la voir. Ce moment tant désiré

vint enfin ; & bien loin d'en profiter, j'étois embarrassé au point de n'oser jeter sur elle les yeux. Sa contenance n'étoit pas plus assurée que la mienne ; nous restâmes assez long-tems dans le silence. Mademoiselle de Lascy fit un effort pour le rompre. Je vous dois, me dit-elle, Monsieur, la vie de mon père, & quoique je ne vous en aie pas encore marqué ma reconnoissance, je ne l'ai pas sentie moins vivement. Elle voulut ensuite m'engager à lui conter le détail de nos campagnes ; je lui en dis quelque chose, & comme elle continuoit de me faire des questions : Mon dieu, Mademoiselle, lui

dis je, emporté par ma paſſion ; ne m'obligez pas à me ſouvenir d'un tems que j'ai paſſé loin de vous, & permettez-moi de vous rappeler celui où vous m'honoriez de quelque bonté.

J'étois ſi enfant alors, me dit-elle, que je dois au contraire vous prier de l'oublier.

Je ne m'étois jamais permis l'eſpérance, ou du moins je ne me l'étois jamais avoué ; cependant ce peu de mots qui me la faiſoit perdre, me terraſſa : nous retombâmes tous deux dans le ſilence, & mon embarras étoit ſi fort augmenté, que je fus trop heureux que quelques viſites qui arrivèrent me donnaſſent occaſion

de me retirer. Je ne vous dis point tout ce qui se passa en moi. Combien je me reprochois ma foiblesse, & combien j'avois peu de force pour y résister ! Mademoiselle de Lancastre m'auroit dédommagé des froideurs de mademoiselle de Lascy, si la vanité pouvoit être un dédommagement quand le coeur est véritablement touché. Le peu de réputation que j'avois acquise à la guerre m'avoit donné tant d'importance à ses yeux, qu'elle croyoit sa gloire intéressée à s'assurer ma conquête.

Je sais, me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit, le service que vous avez rendu à mon frère,

& je vous ſuis tout-à-fait obligée de m'avoir contrainte à la reconnoiſſance. Ce ſentiment me met à l'aiſe avec moi-même, & je ſens que j'en avois beſoin.

Je ne voulois point entendre un diſcours auquel je n'avois pas même la force de répondre par de ſimples galanteries; elle m'en tint encore quelques autres avec auſſi peu de ſuccès. Cette indifférence piqua ſon amour-propre; plus je devois être honoré de ſes bontés, plus il lui ſembloit humiliant pour elle de les voir dédaignées.

La vanité d'être aimé fait faire aux femmes de ce carac-

tère tout ce que l'amour le plus tendre & le plus vrai peut à peine obtenir de celles qui aiment le mieux.

Mademoiselle de Lancastre, après avoir exagéré le peu de cas qu'elle faisoit de la naissance, & combien le courage & la vertu lui paroissoient préférables à cet avantage qu'on ne devoit qu'au hasard, vint jusqu'à me faire entendre qu'elle seroit capable de m'épouser.

La crainte qu'elle ne s'expliquât d'une manière plus précise, m'engagea à éviter les occasions de la voir en particulier. J'eus lieu de croire, à quelques paroles pleines d'aigreur qui lui échappèrent,

qu'elle s'en étoit apperçue, & il me parut qu'elle avoit repris avec moi toute la fierté de son rang.

Cependant le tems du mariage de mademoiselle de Lascy & du duc de Lancastre s'approchoit, je ne l'avois vue que rarement ; & toujours devant du monde, depuis le jour qu'elle m'avoit parlé.

J'appris un soir en rentrant qu'elle s'étoit trouvée mal, qu'elle avoit de la fièvre, & qu'on l'avoit mise au lit. La fièvre augmenta le lendemain, & on reconnut qu'elle avoit cette maladie contagieuse, si dangereuse pour la vie & si redoutable à la beauté. Mylord

Lafcy qui la craignoit beaucoup, & que fa tendreffe pour fa fille ne retenoit point, quitta fa maifon, & défendit à fes gens toute efpèce de communication avec ceux qu'on laiffoit auprès de mademoifelle de Lafcy, & qui étoient en très-petit nombre. Je demeurai dans la maifon fous prétexte que j'avois eu cette maladie; les femmes de mademoifelle de Lafcy qui lui étoient très-attachées, touchées de l'intérêt que je paroiffois prendre au mal de leur maîtreffe, me donnoient la liberté d'entrer dans la chambre; j'y paffois prefque les jours & les nuits. Quels jours & quelles nuits! Les

idées les plus funestes se présentoient continuellement à mon esprit. Le peu d'espérance qui me restoit étoit accompagné de tant de craintes, que ce n'étoit presque pas un adoucissement à ma peine; & quand l'augmentation du mal m'ôtoit cette foible espérance, ma douleur ne connoissoit plus de bornes.

Je ne m'approchois de son lit qu'en tremblant; elle parloit de moi dans ses rêveries; elle m'appelloit quelquefois; & quand je me présentois à elle, après m'avoir regardé quelque tems, elle baissoit les yeux & paroissoit plongée dans la plus profonde rêverie. Ces

marques de quelques ſentimens favorables, tout équivoques qu'elles étoient, me pénétroient & augmentoient mon attendriſſement, au point que j'étois obligé de ſortir pour cacher des larmes que je ne pouvois plus retenir. Le tems que je paſſois hors de ſa chambre étoit un nouveau ſupplice; je m'imaginois à tout moment qu'on venoit me dire qu'elle étoit morte. Le plus petit bruit me faiſoit treſſaillir, & me donnoit des émotions ſi violentes, que je ne comprends pas comment je pouvois y réſiſter. Son mal augmenta au point qu'il ne reſta plus d'eſpérance. La connoiſſance qu'elle avoit perdue

lui revint ; ce fut alors qu'on lui annonça qu'il falloit mourir. Elle reçut cette nouvelle & se prépara à la mort sans la moindre marque de foiblesse, après avoir prié qu'on la laissât quelque tems à elle-même. Elle demanda à me parler : je m'approchai de son lit ; j'avois le visage couvert de larmes, & je pouvois à peine retenir mes cris. Je n'ai point de regret, me dit-elle, à la vie que je vais perdre, elle devoit être si malheureuse que la mort est un bien pour moi ; ne vous en affligez donc point, je vous en prie, & croyez que ma destinée ..... Une foiblesse qui lui prit l'empêcha de continuer;

elle fut ſi longue qu'on la crut morte. Mon état n'étoit guère différent du ſien, mais ma douleur & mon déſeſpoir me donnoient des forces; je ne pouvois me réſoudre à l'abandonner; il me ſembloit qu'elle n'étoit pas tout-à-fait perdue pour moi, tant que je la verrois encore: je recommençois les mêmes choſes qu'on avoit déjà faites tant de fois ſans ſuccès; enfin j'entendis qu'on propoſoit de l'enſevelir : ce fut alors que je ne connus plus de bornes, ni de bienſéance; je devins furieux. Non, barbare, m'écriai-je! en la prenant dans mes bras, vous ne la mettrez point dans le tombeau. Je ne

ſais ſi la ſecouſſe que je lui donnai en la prenant la ranima, ou ſi les remèdes commencèrent à faire effet ; mais je m'apperçus qu'elle reſpiroit. Cette eſpérance, toute foible qu'elle étoit, me fit paſſer en un inſtant, de l'état le plus affreux, à la joie la plus vive. Ha ! dis-je avec tranſport, elle n'eſt point morte ! Grand dieu ! ajoutai-je, prenez ma vie & conſervez la ſienne. Ceux qui nous entouroient n'osèrent prendre confiance à mes paroles ; ils craignoient que la douleur n'eût troublé ma raiſon. Je courus à de nouveaux ſecours, & mademoiſelle de Laſcy ouvrit enfin les yeux, & reprit

peu-à-peu la connoiſſance. Comment vous exprimer ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame! Quels mouvemens confus de plaiſir, de douleur, de crainte & d'eſpérance! Je fus encore deux jours dans cette ſituation, & ce ne fut que le troiſième que je commençai à ne plus craindre pour une vie qui m'étoit ſi chère.

Il y avoit déjà pluſieurs jours que la fièvre l'avoit quittée, quand elle demanda à me parler. C'eſt à vos ſoins, me dit-elle, que je dois la conſervation de ma vie : j'attends encore plus de votre généroſité. Mon père, ſans égards pour mes prières & pour mes larmes,

veut me forcer d'épouser le duc de Lancastre ; j'ai pour ce mariage une répugnance que ma raison & même mon honneur autorisent. Le duc de Lancastre est un barbare qui a fait périr une femme qu'il avoit épousée, ou qui la tient enfermée dans quelque lieu dont il est le maître : c'est de madame Ilde que j'ai appris ce que je sais là-dessus. Mylord Lascy, à qui je l'ai dit peu de jours avant de tomber malade, a feint de n'en rien croire, & n'a répondu à mes prières & à mes larmes que par un ordre absolu de me préparer à ce funeste mariage ; & sur ce que j'ai osé lui dire, poursuivit-

elle, que je renoncerois au monde, il m'a aſſuré avec le dernier emportement qu'il n'étoit aucun couvent dont il ne vînt m'arracher. Je ne puis lui obéir, & je ſens cependant, malgré mon extrême répugnance, que je n'aurois pas la force de lui réſiſter. La fuite peut ſeule me ſauver d'un engagement pire pour moi que la plus cruelle mort; je veux paſſer en France pour m'y faire religieuſe : je ne puis & je ne veux confier ce deſſein qu'à vous.

Quoi ! Mademoiſelle, m'écriai-je, vous voulez vous faire religieuſe ? vous voulez vous enſevelir dans un cloître ?

vous voulez presque renoncer à la vie, & c'est moi que vous choisissez pour seconder ce projet ?

Les peines que je trouverai dans le cloître, me dit-elle, ne sont pas comparables à celles d'avoir toujours à combattre tous mes sentimens. Je hais le duc de Lancastre, il faudroit triompher de cette haine : & que sais-je si ce seroit la victoire la plus difficile à obtenir de mon cœur ! Mon père ne connoît que l'ambition, & me sacrifie à ses vues & à son agrandissement. Non, Mademoiselle, vous ne serez point la victime de l'ambition de mylord Lascy. Le duc de

Lançaſtre ſait qu'il peut ſans honte meſurer ſon épée avec la mienne; j'irai le combattre, & je vous délivrerai de la crainte d'être à lui. Donnez-moi ſeulement quelques jours pour trouver un prétexte de l'attaquer.

Je ne vous donne pas un moment, me répondit-elle; il faut que vous me promettiez tout-à-l'heure que vous renoncerez à un projet mille fois plus funeſte pour moi que celui où vous voulez mettre obſtacle. Que deviendrois-je, grand dieu! ſi j'avois votre mort à pleurer. Hélas! vous ne ſavez pas, m'écriai-je, de combien de malheurs elle me

délivreroit. Je ne ſuis plus maître de vous cacher ma paſſion, ajoutai-je en me jettant à ſes genoux ; je vous adore, & je vous adore depuis le premier moment que je vous ai vue. Tout ce que l'amour ſans eſpérance peut faire éprouver de plus cruel, je l'ai éprouvé : mais tout ce que j'ai ſenti n'étoit que mes malheurs, je pouvois les ſupporter ; je ne puis ſoutenir l'idée des vôtres. La fortune m'a tout ôté, je n'ai que ma vie à vous offrir : ſouffrez du moins que je la ſacrifie pour aſſurer votre repos.

Mademoiſelle de Laſcy pleuroit & ne me répondoit point.

Enfin, après quelques momens de silence : L'état où vous me voyez, me dit-elle, ne vous apprend que trop le fond de mon cœur. Je vois que nous sommes tous deux malheureux, & que nous ne pouvons cesser de l'être. Pourquoi n'êtes-vous pas le comte de Lancastre ? Je n'ai pas la force, ajouta-t-elle, de continuer cette conversation ; je vous y montre trop de foiblesse, & je sens que je ne pourrois vous la cacher. Elle appela ses femmes. Je sortis de sa chambre pour m'aller livrer seul & sans contrainte à tous les sentimens de mon cœur. Quel plaisir, quel ravissement d'être aimé ! Je

répétai

répétai avec transport ce que je venois d'entendre; je voyois encore ses larmes, qui avoient coulé pour moi; mais, après ces premiers mouvemens, ma joie fit place à de tristes réflexions sur l'état de ma fortune. Mille projets se présentèrent à mon esprit; aucun ne me satisfaisoit, & je n'en sentois que mieux toute l'étendue de mon malheur. Je passai plusieurs heures dans cette agitation, résolu cependant de dire à mademoiselle de Lascy ma véritable condition : c'étoit toujours un bien pour moi de ne pas lui paroître si indigne d'elle. Je vous avoue, me dit-elle, quand je lui en parlai,

que je ſuis bien aiſe que vous n'ayez pas contre vous cette chimère de la naiſſance, dont les hommes font cependant tant de cas. C'eſt une conſolation pour moi de tenir du moins à vous par le lien du ſang ; mais notre condition n'en eſt pas meilleure, & je n'en ſuis pas moins expoſée à la tyrannie de mylord Laſcy. Je voulois avant que vous connoiſſiez mes ſentimens, avant que de connoître les vôtres, me mettre dans un couvent. Croyez-vous que je le veuille moins, pour n'être pas au duc de Lancaſtre ? Conduiſez-moi en France ; je me lierai par des vœux, & je vous aſſurerai

du moins que, puiſque je ne puis être à vous, je ne ſerai jamais à perſonne.

Hé pourquoi, Mademoiſelle, m'écriai-je, ne voulez-vous jamais être à moi ? Puiſque vous voulez fuir la tyrannie d'un père, fuyez-la pour vous donner à un homme qui vous adore. Ma fortune peut changer, & je puis par mon courage vous rendre les avantages que je vous fais perdre. Ne me parlez point, me dit-elle, de ma fortune ; un déſert, une cabane me ſuffiroit avec vous, mais je vous expoſerois à toute la fureur de mon père & du duc de Lancaſtre ; je ne puis y conſentir. Vous craignez de

m'exposer, répliquai-je, à quelque danger, & vous ne craignez pas de m'ôter la vie? pourrois-je la conserver après vous avoir perdue, & croyez-vous que je la conservasse? Ce péril que vous craignez pour moi m'enhardit, il me semble que je vous en mériterai un peu mieux, & à ce prix je ne puis être, à mon gré, exposé à trop de dangers. Mademoiselle de Lascy avoit peine à se résoudre; mais elle m'aimoit, elle voyoit mon amour. Le tems marqué pour son mariage approchoit, il falloit renoncer à cette tendresse dont nous goûtions la douceur, ou se déterminer à m'é-

poufer & à venir en France. Le parti que l'amour confeilloit fut choifi. Madame Ilde, que nous mîmes dans notre confidence, avoit tant d'horreur pour le duc de Lancaftre, que nous n'eûmes nulle peine à la déterminer à nous fuivre. Elle m'aidoit au contraire à vaincre un refte de crainte qui retenoit mademoifelle de Lafcy.

Il fut réfolu qu'elle feindroit encore quelque tems d'être malade, qu'elle iroit à la campagne fous prétexte de changer d'air, que j'irois l'y joindre, que nous nous épouferions, & que pour ne donner aucun foupçon, je feindrois

d'être obligé de passer en France; que je ne garderois qu'un vieux domestique à moi, dont je connoissois la fidélité, & que ce seroit lui qui seroit chargé du soin de nous trouver un vaisseau prêt à faire voile aussi-tôt que nous serions embarqués.

Toutes ces choses arrêtées, mademoiselle de Lascy partit; la maison de campagne qu'elle avoit choisie est sur le bord de la mer, & n'est qu'à quelques milles de Londres.

Deux jours après son départ, je pris congé de mylord Lascy & du duc de Lancastre. Je me déguisai, j'allai la même nuit dans un village à quelque

diſtance de la maiſon où étoit mademoiſelle de Laſcy. Elle vint me joindre accompagnée de madame Ilde. Un prêtre que j'avois amené nous maria ſur le champ; j'étois au comble de mes vœux, je recevois d'une femme que j'adorois, la plus grande marque d'amour que je pouvois recevoir; & pour augmenter mon bonheur, je la voyois comblée de joie de ce qu'elle faiſoit pour moi. Que de marque de tendreſſe! que de proteſtations de me ſuivre juſqu'au bout du monde s'il eût fallu! Au milieu des tranſports les plus vifs & les plus tendres, je me reprochois de ne l'aimer pas aſſez. Ma déli-

catesse étoit presque blessée que son amour pût égaler le mien. Nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir de la même façon, jusqu'à ce que le vent qui nous étoit contraire, nous permît de nous embarquer.

Je restois enfermé toute la journée, presque sans autre inquiétude que celle que me donnoit l'impatience de revoir ma femme. Je la voyois toujours arriver avant l'heure marquée, elle paroissoit souhaiter notre départ. J'appris enfin que le vaisseau qui devoit nous mener en France, partiroit dans trois jours. Comme je craignois que madame de Saint-Martin ne

ne fût fatiguée par les veilles, & par le chemin qu'elle étoit obligée de faire à pied, je la priai de ne venir que la nuit de notre départ; j'eus beaucoup de peine à obtenir cette complaisance; elle ne pouvoit s'arracher de mes bras; nos embrassemens étoient encore plus tendres qu'à l'ordinaire. Après nous être séparés, elle revint encore plusieurs fois pour m'embrasser, & cette absence qui ne devoit être que de si peu de durée, lui coûtoit des larmes.

Par quel sentiment ne payois-je pas ces marques de la tendresse de ma femme! Quel amour pouvoit être comparé

au mien ! Je passai les trois jours à compter presque les minutes ; le matin du troisième, j'envoyai celui de mes gens que j'avois gardé pour préparer les choses nécessaires à notre fuite. Il devoit revenir m'amener des chevaux un peu avant la nuit. Chaque instant ajoutoit à mon impatience ; enfin l'heure, cette heure tant desirée où je devois recevoir ma femme, approchoit. J'entendis monter l'escalier, je ne doutai pas que ce ne fût elle ; je courus pour la recevoir. La personne que j'avois entendu monter entra dans ma chambre, comme j'allois en sortir. C'étoit un nommé Jain, qui avoit

ſervi madame de Saint-Martin pendant ſa maladie, & pour lequel elle avoit pris tant de confiance, qu'elle avoit voulu l'amener avec elle. Il me dit que mylord Laſcy & le duc de Lancaſtre étoient venus la voir, qu'il falloit remettre notre départ après leur retour à Londres ; il me donna en même-tems une lettre de ma femme. Je la pris avec empreſſement, & dans le tems que je la liſois, il me perça de pluſieurs coups de poignard. Je tombai baigné dans mon ſang ; je ne ſais ce que devint mon aſſaſſin, ni le tems que je demeurai ſans ſecours. Mon valet-de-chambre revint avec

les chevaux qui devoient m'emmener ; la porte de ma chambre étoit fermée ; étonné de ce que je ne paroiſſois point, il la fit enfoncer, & me trouva baigné dans mon ſang, ſans aucune connoiſſance. Il ne pouvoit comprendre comment ce malheur étoit arrivé ; mais ſans s'amuſer à le rechercher, il ne ſongea qu'à me ſecourir ; ſon premier ſoin, après avoir eu un chirurgien, fut d'engager au ſecret l'homme chez qui je logeois. (Forville, ) c'eſt le nom de ce valet-de-chambre, comprit que ceux qui m'avoient fait aſſaſſiner n'en demeureroient pas-là ; qu'il falloit pour me dérober à leur

rage, me faire passer pour mort, supposé que je pusse guérir de mes blessures qui paroissoient presque toutes mortelles. Il dicta à mon hôte les réponses qu'il devoit faire si on venoit s'informer de mes nouvelles. Ces précautions prises, il employa ses soins à me faire donner tous les secours qui m'étoient nécessaires. Je fus plusieurs jours sans me connoître. Enfin la connoissance me revint, & mes premières pensées furent pour ma femme. Je voulois que Forville allât en apprendre des nouvelles; mon inquiétude étoit si vive, qu'il fut obligé de me satisfaire. Il apprit qu'elle étoit

retournée à Londres le même jour que j'avois été aſſaſſiné, & ne fut rien de plus. Je fis chercher ſa lettre qui ne me donna aucun éclairciſſement. Elle me mandoit ce que l'homme qui m'avoit poignardé m'avoit dit, qu'il falloit différer notre départ de quelques jours, que je ne me montraſſe point, & que j'attendiſſe de ſes nouvelles. Je demandai ſi on n'avoit vu perſonne de ſa part; j'appris qu'un homme, que je reconnus pour être mon aſſaſſin, s'étoit informé ſi j'étois mort, & que ſuivant les ordres de Forville, on avoit aſſuré que je l'étois. Je me perdois dans mes penſées &

dans mes réflexions; je ne pouvois comprendre que ma femme, qui ne pouvoit ignorer mon aventure, ne cherchât point à me donner de ses nouvelles & à avoir des miennes. Je voulus que Forville allât à Londres, qu'il mît tout en usage pour la voir & pour lui parler; quelque peine qu'il eût de me quitter, il fallut céder à mon impatience; il me dit à son retour que mylord Lascy étoit toujours avec sa fille, qu'il avoit cependant trouvé le moyen de lui dire un mot, qu'elle me prioit de ne songer qu'à me guérir, & d'être tranquille sur ce qui la regardoit. Il auroit fallu pour lui obéir

être moins amoureux ; la ſeule abſence auroit ſuffi pour m'accabler, & j'y joignois encore la douleur de la ſavoir expoſée à la dureté & aux mauvais traitemens de mylord Laſcy. Je deſirois ma guériſon avec ardeur pour voler au ſecours de ma femme, mais il fallut l'attendre près de ſix mois. Mes bleſſures étoient ſi grandes, que ce ne fut qu'après ce tems-là, que je me ſentis aſſez de force pour me ſoutenir à cheval.

Forville, qui me voyoit réſolu d'aller à Londres, fut obligé de m'avouer ce qu'il m'avoit caché juſques-là. Pardonnez-moi, me dit-il, Mon-

ſieur, de vous avoir trompé, il le falloit pour la conſervation de votre vie; vous n'auriez pu apprendre ſans mourir, dans l'état où vous étiez, la plus noire des perfidies. Cette femme que vous adorez, n'eſt digne que de votre haine & de votre mépris; elle vous a trompé, trahi, livré à un lâche aſſaſſin, pour n'être point expoſée à vos reproches & à votre vengeance.

Ma femme a quelque choſe à redouter de ma vengeance, m'écriai-je! non, cela n'eſt pas poſſible; je douterois de mon cœur avant que de douter du ſien. Je l'ai cru fidèle, me répondit Forville, jusqu'au

moment où j'ai été témoin moi-même de son mariage avec le duc de Lancastre, & où j'ai su que l'infâme Jain avoit toujours sa confiance.

Je ne puis vous exprimer, continua le chevalier de Saint-Martin, ce que je sentis dans ce moment; je voulois douter de mon malheur, mais Forville en savoit trop bien les circonstances pour me laisser cette foible consolation. Mon premier dessein fut d'aller poignarder ma femme dans les bras du duc de Lancastre, & de me poignarder ensuite. Malgré le conseil & le désespoir de Forville, je partis dans cette résolution; j'appris à Londres

que cette perfide n'y étoit plus, Le duc de Lancastre l'avoit menée dans ses terres de la principauté de Galles.

Enfin, las de la vie, ne pouvant me supporter moi-même, honteux de mes foiblesses & de mes fureurs, je résolus d'abandonner pour jamais un pays où tout me faisoit souvenir de mon malheur; je passai en France, & de-là dans la Palestine, sans y trouver le repos que je cherchois: mon amour & ma jalousie me suivoient par-tout; mon imagination me rappeloit les tems de mon bonheur, ces tems où j'étois aimé, & cette même femme dans les bras d'un autre,

cette femme, un poignard à sa main; pour me percer le cœur.

Pourquoi, disois-je, en vouliez-vous à ma vie? de quoi suis-je coupable, que de vous avoir trop aimée? J'étois donc pour vous un objet d'horreur! Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas perdue cette vie, avant que de connoître que vous étiez perfide? Je serois mort en vous aimant, & il faut que je vous haïsse.

Je cherchai en vain dans les occasions les plus périlleuses de la guerre, le seul remède à mes maux. J'y acquis quelque gloire dont je n'étois plus touché, & je ne pus y trouver la mort.

Après une année, la même inquiétude me ramena en France; j'appris qu'il y avoit des mouvemens en Ecosse; je formai aussi-tôt le dessein d'aller offrir mes services au roi Bruce, qui, comme vous savez, s'étoit retiré avec beaucoup de troupes dans les montagnes. J'espérois dans le cours de cette guerre pouvoir me battre avec le duc de Lancastre.

Mes services furent acceptés; nos succès auxquels j'eus le bonheur d'avoir part, furent rapides. Nous chassâmes les Anglois de tous leurs postes; mais je n'en voulois qu'au duc de Lancastre, & il ne paroissoit point. Je voulus du moins

me venger ſur les terres qui lui appartenoient. J'attaquai la place . . . . . & je l'emportai l'épée à la main.

Vous ſavez où va la fureur des ſoldats dans ces occaſions. Je parcourois la ville pour empêcher le maſſacre, quand je vis un homme qui défendoit ſa vie contre pluſieurs de ces furieux. Il me préſenta ſon épée, & comme il avoit déjà reçu pluſieurs bleſſures, je le fis conduire dans ma tente, & j'ordonnai qu'on eût ſoin de le ſecourir. Auſſi-tôt qu'il fut en état de marcher, il demanda à me voir pour obtenir que je le miſſe à rançon. Notre ſurpriſe fut extrême quand nous

nous reconnûmes; nous avions fait nos premières campagnes ensemble sous le duc de Lancastre, auquel il étoit particulièrement attaché.

Ce que je vois est-il possible, me dit-il? le chevalier de Saint-Martin dans le parti de nos ennemis? Vous approuveriez mes raisons, lui dis-je, s'il m'étoit possible de vous les dire. Vous n'en avez pas besoin, me répliqua Cidlé, je sais que vous êtes un homme d'honneur, & cela me suffit: nous avions été amis tout le tems que nous avions fait la guerre ensemble; nous rappelâmes avec plaisir notre ancienne amitié; le service que

je venois de lui rendre, & la manière généreuse dont j'en agis avec lui, achevèrent de me l'acquérir, & il me protesta mille fois qu'il sacrifieroit volontiers pour mes intérêts la vie que je lui avois conservée.

Ce malheureux amour qui étoit toujours dans le fond de mon cœur, me donnoit une curiosité que je ne pouvois vaincre, & que je n'osois satisfaire. Mon trouble m'auroit trahi en prononçant ce nom si odieux, & qui cependant étoit encore cher à mon souvenir. Je faisois à monsieur Cidlé mille questions, dans l'espérance qu'il me parleroit enfin de la seule chose que je voulois

savoir.

ſavoir. Ce moyen me réuſſit. Un jour qu'il me rendoit compte de l'état de ſa fortune : Je dois beaucoup, me dit-il, au duc de Lancaſtre, & j'ai eu pour lui un attachement qui étoit encore fortifié par l'eſtime que j'avois pour lui ; mais je vous avoue que cette eſtime ne peut s'accorder avec le traitement qu'il fait à la ducheſſe de Lancaſtre : elle eſt enfermée dans un château ; nulle ſociété ne lui eſt permiſe, & ceux qu'on a laiſſés auprès d'elle ſont plus occupés de la tyranniſer que de la ſervir, depuis la mort de mylord Laſcy. Le duc de Lancaſtre qui vouloit mettre ce château hors d'in-

fulte, me confia ce foin ; j'y ai été pendant près d'un mois, & malgré la vigilance des gardes de la malheureufe ducheffe, je l'ai vue plufieurs fois, & je ne l'ai jamais vue que baignée de larmes. Des difcours qui lui font échappés m'ont fait comprendre que la plus fenfible de fes peines n'étoit pas celle qui avoit d'abord excité ma pitié ; il m'a paru qu'elle avoit dans l'ame une douleur profonde dont elle étoit uniquement occupée. Sa jeuneffe & fa beauté qu'on voyoit encore malgré fon extrême abattement, me donnèrent tant de compaffion, que fi elle avoit voulu accepter mes fervices, il n'eft rien que je

n'eusse tenté pour la secourir.

Ce que je venois d'entendre, la situation de cette malheureuse femme, me changea en un moment. J'avois voulu vingt fois la poignarder; je ne pus soutenir, sans un extrême attendrissement, l'idée de l'état où elle étoit réduite. Ses larmes, cette langueur, cette beauté même qu'elle n'avoit plus, la rendoient encore plus touchante pour moi. Je m'étois suffi tant que je n'avois été rempli que de fureur : ce n'étoit plus de même; j'étois dans un état de tristesse & de douleur, où le cœur a besoin de se répandre, & je ne pus me refuser la consolation de parler. J'étois

fûr d'ailleurs de la difcrétion de Cidlé : je lui avouai mon amour ; je ne lui cachai pas que j'avois lieu de croire que j'étois aimé ; mais la crainte de rendre odieufe cette perfonne, dont j'avois été fi cruellement trahi, me fit taire le refte de mon aventure. Cidlé m'offrit d'aller dans le lieu où elle étoit gardée : Comme j'y ai été long-tems, me dit-il, par l'ordre du duc de Lancaftre, j'y ferai reçu ; je parlerai à la ducheffe, & je concerterai avec elle les moyens de la tirer d'efclavage.

Je n'en demande pas tant de votre amitié ; lui dis-je, mon cher Cidlé ; je veux feulement qu'elle fache que je vis,

& que vous examiniez avec soin l'impression que cette nouvelle fera sur elle. Cidlé partit sous le prétexte d'aller chercher sa rançon, & je restai dans une confusion de pensées & de sentimens qu'il m'est impossible de vous représenter. Je me demandois ce que je voulois faire de mon amour pour une femme qui s'en étoit rendue si indigne. Je souhaitois qu'elle pût n'être pas si coupable ; &, contre toute sorte d'apparence, il y avoit des momens où j'espérois, & j'en venois enfin à sentir que je serois heureux si j'en étois encore aimé : mais disois-je, n'a-t-elle pas mis entre nous un

obstacle invincible ? Cette idée qui ranimoit ma jalousie, me redonnoit presque toute ma fureur.

Cidlé revint après quelques jours, & m'apporta cette lettre.

» Je ne me plains plus de
» ce que j'ai souffert & de ce
» que je souffre, puisque vous
» vivez ; oui, Monsieur, quel-
» que redoutable, quelque
» terrible que vous dûssiez être
» pour moi, votre mort que
» j'ai cru certaine, étoit le
» plus sensible de mes mal-
» heurs ; elle m'a coûté autant
» de larmes que le souvenir
» d'une foiblesse qui m'a ren-

» due si criminelle ; peut-être » vous trouveriez-vous vengé » par mon seul repentir, plus » cruellement que vous ne » vous vengeriez vous-même ; » mais quand il seroit possible » que je cessasse d'être pour » vous un objet odieux, quand » vous pourriez oublier que je » suis coupable, je m'en sou» viendrai toujours, je n'ose » même souhaiter de pleurer à » vos pieds ; je n'ose vous dire » que mon cœur n'a pas cessé » un moment d'être à vous ; ce » seroit une consolation, & je » n'en mérite aucune. Adieu, » Monsieur ; est-il possible que » je m'en sois rendue indi» gne » ?

Que devins-je à la lecture de cette lettre ! comme l'amour se ralluma dans mon cœur ! la pitié me rendoit encore plus tendre & plus sensible ; toutes les offenses qu'on m'avoit faites s'effacèrent de mon souvenir ; je ne fus plus occupé que de ce que ma femme souffroit ; & sans vouloir examiner quelle seroit sa destinée & la mienne ; je ne songeai qu'à l'affranchir de la tyrannie du duc de Lancastre : mais tous les moyens que j'employai furent inutiles ; & la paix qui se fit peu de tems après entre l'Angleterre & l'Ecosse, m'ôta l'espérance que la guerre auroit pu me donner. Je ne pouvois aussi me servir de

de Cidlé pour avoir des nouvelles : je ne ſais ſi le duc de Lancaſtre, qui avoit appris que j'étois dans l'armée d'Ecoſſe, avoit craint quelque entrepriſe de ma part, mais il fit changer de lieu à ſa priſonnière; &, pour s'aſſurer contre moi-même, il engagea le roi Edouard de me déclarer coupable de lèze-majeſté pour avoir violé le ferment que j'avois fait de le ſervir, dans le tems qu'il m'avoit confié le gouvernement d'une place. J'étois déſeſpéré de tous ces obſtacles, & je ne ſavois quel parti prendre, quand la publication du tournoi où tous les chevaliers devoient être reçus, m'a fait

naître l'idée de me battre contre le duc de Lancaſtre. Je ſavois à quoi je m'expoſois en violant les loix du tournoi ; mais je ne ſongeois pas à ma vie. J'ai exécuté, comme vous avez vu, mon projet, & ſi l'on ne nous avoit ſéparés, il auroit payé de ſa vie les malheurs dont il a rempli la mienne.

*Fin du ſecond Livre, & du premier Volume.*